



~~Mag. St. Dr.~~
19785

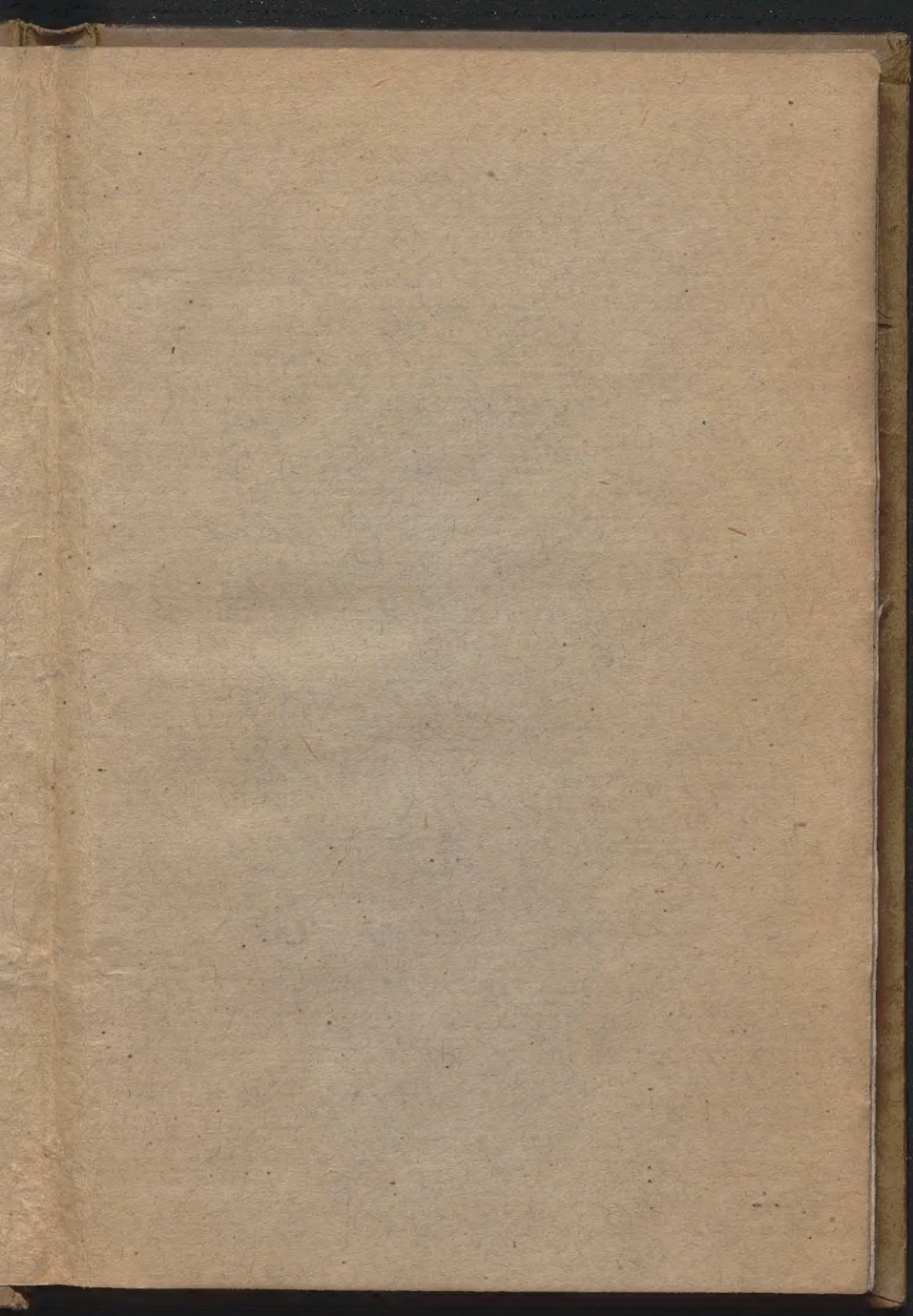
I

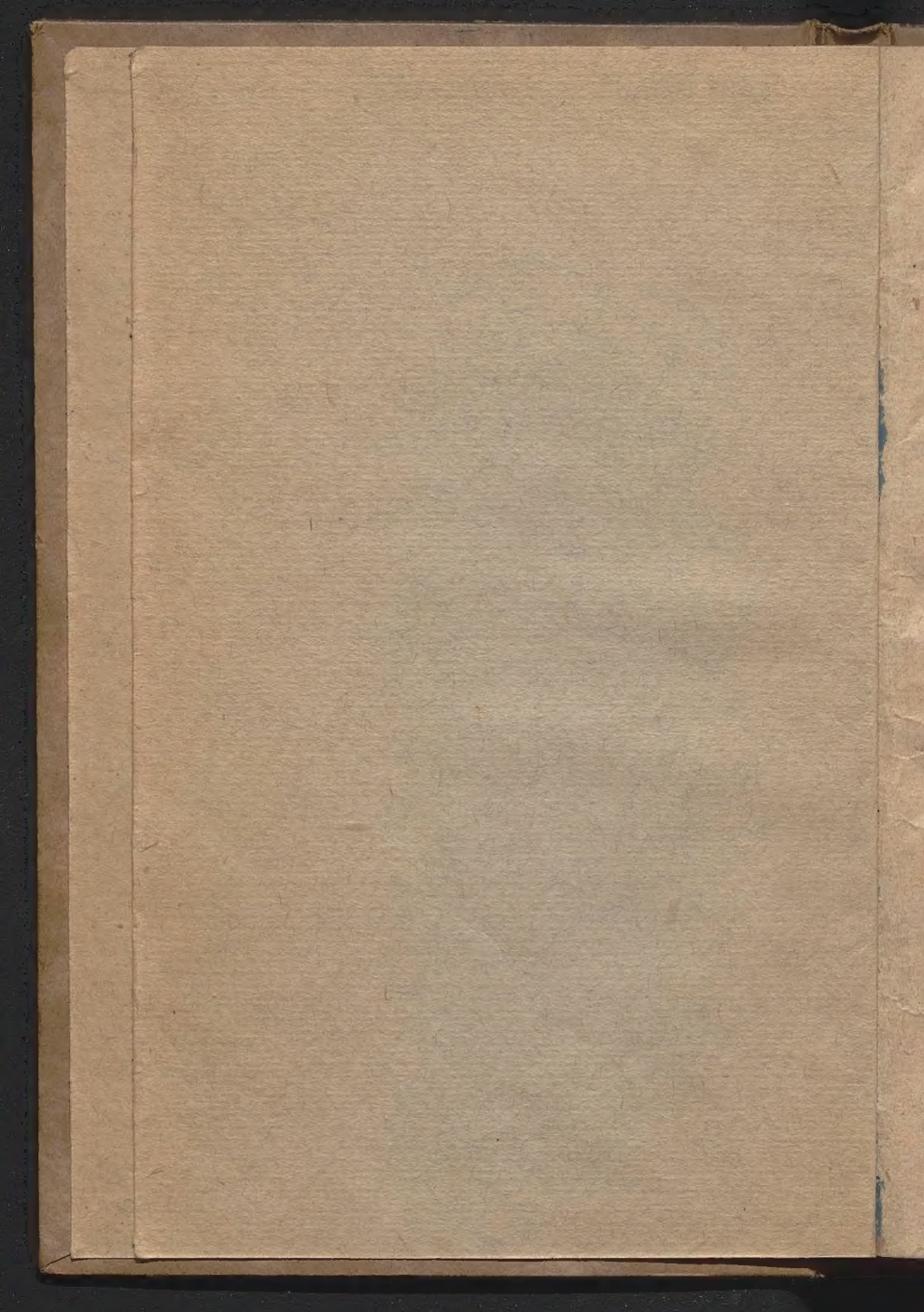
Mag. St. Dr.

P



19785





M É M O I R E
P O U R
L E C O M T E
D E
C A G L I O S T R O .

M. DE CAGLIOSTRO NE DEMANDE QUE TRAN-
QUILLITÉ ET SURETÉ ; L'HOSPITALITÉ
LES LUI ASSURE. *EXTRAIT d'une Lettre écrite*
par M. le Comte DE VERGENNES , Ministre des
Affaires Etrangères , à M. GÉRARD , Préteur
de Strasbourg , le 13 Mars 1783.

MEMORIAL

TO

THE COMMISSIONERS

OF

THE LAND OFFICE

IN WITNESS WHEREOF, I have hereunto set my hand and the seal of the said Office, at the City of London, this 10th day of January, 1881.

M É M O I R E
POUR
LE COMTE DE CAGLIOSTRO,
A C C U S É;
CONTRE
M. LE PROCUREUR-GÉNÉRAL;
A C C U S A T E U R;
En présence de M. le Cardinal DE
ROHAN, de la Comtesse DE LA
MOTTE, et autres Co-Accusés.

M. DE CAGLIOSTRO NE DEMANDE QUE TRAN-
QUILLITÉ ET SURETÉ ; L'HOSPITALITÉ
LES LUI ASSURE. *EXTRAIT d'une Lettre écrite*
par M. le Comte de VERGENNES, Ministre des
Affaires Etrangères, à M. GÉRARD, Préteur de
Strasbourg, le 13 Mars 1783.

M. L. M. O. I. R. E.

TOUR

LE COMTE DE CAGLIOSTRO,

A C O C C E S S E

COMTE

M. L. M. O. I. R. E. - G. N. R. A. I.

A C C E S S A T U R I

En présence de M. le Comte de

M. L. M. O. I. R. E. - G. N. R. A. I.

M. L. M. O. I. R. E. - G. N. R. A. I.

Le Comte de Cagliostro se présente aux

Comtes et Comtesses, et leur expose

les motifs de sa démarche, et leur

présente ses vœux pour la prospérité

de la France, et de l'Europe.

1784

M É M O I R E
POUR le Comte DE CAGLIOSTRO,
Accusé;
*CONTRE M. le PROCUREUR-GÉNÉ-
RAL, Accusateur;*
*En présence de M. le Cardinal DE
ROHAN, de la Comtesse DE LA
MOTTE, et autres Co-Accusés.*

JE suis opprimé, je suis accusé, je suis calomnié. Ai-je mérité mon sort? je descends dans ma conscience, et j'y trouve la paix que les hommes me refusent.

J'ai beaucoup voyagé; je suis connu dans toute l'Europe, et dans une grande partie de l'Afrique et de l'Asie. Je me suis montré partout l'ami de mes semblables. Mes connaissances, mon temps, ma fortune ont toujours et

constamment été employées au soulagement des malheureux. J'ai étudié, j'ai exercé la médecine; mais je n'ai point dégradé par des spéculations lucratives, le plus noble et le plus consolant des arts. Un attrait, une impulsion irrésistible m'a porté vers un être souffrant, et je suis devenu Médecin.

Assez riche pour pouvoir parcourir le cercle de bienfaisance que je m'étois tracé; j'ai su conserver mon indépendance, en donnant toujours et en ne recevant jamais; j'ai porté la délicatesse jusqu'à refuser les bienfaits des Souverains. Les riches ont eu gratuitement mes remèdes et mes conseils. Les pauvres ont reçu de moi des remèdes et de l'argent. Je n'ai jamais contracté de dettes; mes mœurs sont pures, austères même; j'ose le dire; je n'ai jamais offensé personne, ni par mes paroles, ni par mes actions; ni par mes écrits. Les injures que j'ai reçues, je les ai pardonnées; le bien que j'ai fait, je l'ai fait en silence. Etranger par-tout, j'ai rempli par-tout les devoirs de Citoyen; par-tout j'ai respecté la religion, les loix et le gouvernement. Telle est l'histoire de ma vie.

Fixé depuis six ans chez un peuple spirituel, généreux, hospitalier, je pensois avoir trouvé une patrie adoptive : je me félicitois d'avance du bien que je pouvois faire à mes nouveaux Concitoyens : un coup de tonnerre a détruit l'illusion ; je suis précipité dans les cachots de la Bastille. Mon épouse, la plus aimable, la plus vertueuse des femmes a été traînée dans le même gouffre ; des murs épais ; des verroux multipliés la séparent de moi ; elle gemit, et je ne puis l'entendre ! J'interroge mes gardiens ; ils se taisent. Peut-être, hélas ! n'est-elle plus. . . . Une créature foible et souffrante aura-t-elle pu vivre six mois dans un séjour où l'homme a besoin de toute sa force, de tout son courage et de toute sa résignation pour lutter contre le désespoir. Mais j'entretiens le Lecteur de mes peines, et j'oublie que je suis condamné à me justifier.

Je suis décrété de prise-de-corps. Quel crime ai-je commis ? de quoi m'accuse-t-on ? quel est mon dénonciateur ? y a-t-il des témoins qui déposent contre moi ? J'ignore tout. On ne me donne pas même connoissance de la plainte sur laquelle le décret a été rendu, et l'on veut que je me justifie ! Comment parer

des coups qui sont portés par une puissance invisible ? On me répond que l'Ordonnance criminelle le veut ainsi. Je me tais , et m'incline en gémissant devant une loi aussi rigoureuse qu'allarmante pour l'innocence accusée.

Je ne puis donc que soupçonner le genre de délit dont je suis accusé. Si je me trompe , j'aurai combattu des chimères ; mais j'aurai du moins parlé en faveur de la vérité , et mis la saine partie du Public en état d'apprécier des libelles distribués contre un infortuné , dans le temps même où il est détenu dans les fers , menacé du double glaive de la justice et de l'autorité.

ETAT DE LA QUESTION.

Il paroît constant que les sieurs Bohmer et Bassanges ont remis à M. le Cardinal de Rohan , un Collier de diamants de la valeur de 1,600,000 liv.

Il paroît également constant que M. le Cardinal de Rohan a annoncé aux Joailliers qu'il n'étoit que le négociateur de cette acquisition : que le véritable acquéreur étoit la Reine , et qu'il leur a montré , à cet effet , un écrit con-

tenant les conditions de la vente , en marge duquel se trouvoient les mots *bon... bon... approuvé, Marie-Antoinette de France.*

La Reine a déclaré qu'elle n'avoit jamais donné d'ordres pour l'acquisition du collier ; que jamais elle n'avoit approuvé aucune condition d'achat , et qu'elle n'avoit pas reçu le collier.

Il existe donc un corps de délit certain. Ce Corps de délit, quel est-il ?

Le bon sens et mes conseils me disent que ce n'est point un *faux matériel* ; on n'a pas cherché à contrefaire l'écriture de la Reine ; la signature qui a fait illusion aux sieurs Bohmer et Baffanges n'est pas même, dit-on, celle dont la Reine a coutume de se servir.

Qu'est-ce donc ? C'est une *supposition de signature* imaginée pour tromper les joailliers et les engager à livrer à crédit un bijou de grand prix , qu'ils n'auroient peut-être pas livré, s'ils avoient sçu qu'il fût destiné pour d'autres que pour la Reine.

Quelle est la peine réservée à ce délit ? A l'abus d'un nom sacré ? Je l'ignore ; je n'ai point d'intérêt à le sçavoir ; je me borne dans cette affaire, à demander pour moi justice, et

grace pour le coupable. L'innocence résignée a peut-être le droit de s'exprimer ainsi :

Mais, quel est ce coupable ?

M. le Cardinal de Rohan sçavoit-il que la signature étoit supposée ? Sçavoit-il que la Reine n'avoit point donné d'ordres pour l'achat du collier ? Sçavoit-il enfin que le collier ne feroit pas remis à la Reine ?

M. le Cardinal de Rohan n'a-t-il été au contraire que l'artisan innocent d'une tromperie dont il a été la première victime ? A-t-il cru, n'a-t-il pas dû croire qu'il avoit été choisi pour être le négociateur d'une opération agréable à la Reine, et que S. M. vouloit envelopper, pendant quelque temps, des ombres du secret ?

Impliqué, je ne sçais comment, dans de si grands intérêts, je ne démentirai point, dans cette circonstance, la qualité d'ami des hommes que l'on ma déférée quelque fois, et que j'ai peut-être méritée ; je défendrai mon innocence, sans embrasser aucun parti. Diffamé de la manière la plus étrange par une femme à laquelle je n'ai jamais fait aucun mal ; je fais des vœux bien sincères pour qu'elle puisse se justifier. Heureux, si dans cette affaire, la justice ne trouvoit aucun coupable à punir !

M. le Cardinal de Rohan a prétendu qu'il avoit été trompé par la Comtesse de la Motte. Cette dernière s'est empressée , avant qu'il y eût aucun décret de prononcé , de faire paroître un Mémoire dans lequel elle m'accuse *d'esfroquerie , de sortilège , de vol* , et notamment d'avoir conquis et exécuté le projet de ruiner M. le Cardinal de Rohan , et de m'être emparé de la *masse* d'un collier dont j'étois *dépositaire* , pour en *grossir* le trésor occulte d'une fortune *inouïe*.

Telles sont , en peu de mots , les imputations , qui insérées dans un interrogatoire ministériel , m'ont fait conduire moi et mon épouse dans les cachots de la Bastille , et qui depuis , répétées dans un Mémoire imprimé avec des circonstances atroces , imaginées à loisir , ont fait décerner contre moi un décret de prise de corps.

Je répondrai , puisque j'y suis forcé , à des imputations que dans toute autre circonstance , je me ferois contenté de dédaigner ; mais auparavant je crois devoir me montrer tel que je suis. Il est temps qu'on sçache quel est ce *Comte de Cagliostro* , au sujet duquel on a débité tant de fables impertinentes. Tant qu'il m'a

été permis de vivre en homme obscur , j'ai constamment refusé de satisfaire la curiosité publique ; aujourd'hui que je suis dans les fers , aujourd'hui que les Loix me demandent compte de mes actions , je parlerai. Je dirai avec ingénuité ce que je sçais de moi , et peut-être l'histoire de ma vie ne sera-t-elle pas la pièce la moins importante de ma justification.

CONFESSIION DU COMTE DE CAGLIOSTRO.

J'ignore le lieu qui m'a vu naître et les parents qui m'ont donné le jour. Différentes circonstances de ma vie m'ont fait concevoir des doutes , des soupçons que le Lecteur pourra partager ; mais , je le répète , toutes mes recherches n'ont abouti , à cet égard , qu'à me donner sur ma naissance des idées grandes à la vérité , mais vagues et incertaines.

J'ai passé ma première enfance dans la Ville de Médine en Arabie. J'y ai été élevé sous le nom d'*Acharat* , nom que j'ai conservé dans mes voyages d'Afrique et d'Asie. J'étois logé dans le palais du Muphty (1) Salahaym.

(1) On sçait que le Muphty est le chef de la Religion Mahométane , et que Médine est le lieu de sa résidence.

Je me rappelle parfaitement que j'avois autour de moi quatre personnes , un Gouverneur âgé de 55 à 60 ans , nommé *Althotas* , et trois domestiques , un blanc qui me servoit de valet de chambre , et deux noirs , dont l'un étoit jour et nuit avec moi.

Mon Gouverneur m'a toujours dit que j'étois resté orphelin à l'âge de trois mois , et que mes parents étoient nobles et chrétiens ; mais il a gardé le silence le plus absolu sur leur nom et sur le lieu de ma naissance. Quelques mots dits au hasard m'ont fait soupçonner que j'étois né à Malte ; mais c'est un fait qu'il m'a toujours été impossible de vérifier.

Althotas , dont il m'est impossible de prononcer le nom sans attendrissement , avoit pour moi les soins et l'affection d'un père : il se fit un plaisir de cultiver les dispositions que j'annonçois pour les sciences. Je puis dire qu'il les possédoit toutes , depuis les plus abstraites jusqu'à celles de pur agrément. La botanique et la physique médicale furent celles dans lesquelles je fis le plus de progrès.

Ce fut lui qui m'apprit à adorer Dieu , à aimer et servir mon prochain , à respecter en tous lieux la Religion et les Loix.

Je portois , ainsi que lui , l'habit Musulman ; nous professions en apparence le Mahométisme , mais la véritable Religion étoit empreinte dans nos cœurs.

Le Muphti venoit me voir souvent , il me traitoit avec bonté , et paroissoit avoir beaucoup de considération pour mon Gouverneur.

Ce dernier m'apprit la plus grande partie des langues de l'Orient. Il me parloit souvent des pyramides d'Egypte , de ces immenses souterrains creusés par les anciens Egyptiens , pour renfermer et défendre contre l'injure des temps le dépôt précieux des connoissances humaines.

J'avois atteint ma douzieme année. L'envie de voyager , et de voir par moi-même les merveilles dont il m'entretenoit , s'empara de moi à un tel point que Médine et les jeux de mon enfance perdirent tous leurs charmes à mes yeux.

Althotas m'annonce un jour qu'enfin nous allions quitter Médine et commencer nos voyages. Il fait préparer une caravane , et nous partons , après avoir pris congé du Muphti qui voulut bien nous témoigner ses regrets , de la maniere la plus obligeante.

Nous arrivâmes à la Mecque et nous allâmes

descendre au Palais du Chérif (1). On me fit prendre des habits plus magnifiques que ceux que j'avois portés jusques alors. Le troisième jour de mon arrivée, mon Gouverneur me présenta au Souverain, qui me fit les plus tendres caresses. A l'aspect de ce Prince, un bouleversement inexprimable s'empara de mes sens; mes yeux se remplirent des plus douces larmes que j'aye répandues de ma vie. Je fus témoin de l'effort qu'il faisoit pour retenir les siennes. Ce moment est une des époques de mon existence, qu'il m'est impossible de me rappeler sans le plus vif attendrissement.

Je restai trois années à la Mecque? il ne se passoit pas de jour que je ne fusse admis chez le Chérif, et chaque jour voyoit croître son attachement et ma reconnoissance; souvent je le surprinois les yeux attachés sur moi, puis les élevant vers le ciel avec toutes les marques de la pitié et de l'attendrissement. Je m'en retournois pensif, dévoré d'une curiosité toujours infructueuse. Je n'osois interroger mon Gouverneur, qui me reprenoit avec sévérité, comme si je ne pouvois pas sans crime chercher

(1) Souverain de la Mecque et de toute l'Arabie. Il est toujours pris parmi les descendants de Mahomet.

à connoître les auteurs et le lieu de ma naissance.

La nuit, je m'entretenois avec le nègre qui couchoit dans mon appartement, mais c'étoit envain que je tentois de surprendre son secret. Si je parlois de mes parens, il devenoit sourd à toutes les questions que je pouvois lui faire. Une nuit que je le pressois plus vivement que de coutume, il me dit que si jamais je quittois la Mecque, j'étois menacé des plus grands malheurs, et que je devois sur-tout me garder de la Ville de Trébifonde (1)

Mon goût pour les voyages l'emportoit sur ses pressentimens. J'étois las de la vie uniforme que je menois à la Cour du Chérif.

Un jour, je le vis entrer seul dans l'appartement que j'occupois; mon étonnement fut extrême de recevoir une semblable faveur; il me ferra dans ses bras avec plus de tendresse qu'il ne l'avoit jamais fait, me recommanda de ne jamais cesser d'adorer l'Eternel, m'assura qu'en le servant fidèlement, je finirois par être heureux et connoître mon sort; puis il me dit, en baignant mon visage de ses larmes: " Adieu, fils infortuné de la Nature „ Ces paroles et le ton avec lequel il

(1) Capitale d'un Empire voisin de l'Arabie.

tes prononça , restèrent éternellement gravés dans ma mémoire.

Ce fut la dernière fois que je pus jouir de sa présence. Une Caravane , préparée exprès pour moi , m'attendoit ; je partis et quittai la Mecque , pour n'y plus retourner.

Je commençai mes voyages par l'Egypte ; je visitai ces fameuses pyramides , qui ne sont aux yeux des observateurs superficiels , qu'une masse énorme de marbre et de granit. Je fis connoissance avec les Ministres de différents Temples qui voulurent bien m'introduire dans des lieux où le commun des Voyageurs ne pénétra jamais.

Je parcourus ensuite , pendant le cours de trois années , les principaux Royaumes de l'Afrique et de l'Asie.

Ce n'est pas ici le lieu de donner connoissance au Public des différentes observations que j'ai faites dans mes voyages , et des aventures vraiment extraordinaires qui me sont arrivées. Je crois devoir remettre à un moment plus favorable , cette partie de mon histoire.

Le soin de ma justification étant le seul qui m'occupe , je vais parler de mes voyages en Europe. Je nommerai les personnes qui m'ont connu , et il sera facile , à ceux que mon sort

peut intéresser , de vérifier la plus grande partie des faits que je vais raconter.

J'arrivai , en 1766 , dans l'île de Rhodes avec mon Gouverneur et les trois domestiques qui ne m'avoient pas quitté depuis mon enfance. Je m'embarquai sur un vaisseau François qui faisoit voile pour Malte.

Malgré l'usage qui oblige les vaisseaux venant du Levant à faire leur quarantaine , j'obtins , au bout de deux jours , la permission de débarquer. Le Grand-Maître Pinto , me donna , ainsi qu'à mon Gouverneur , un logement dans son Palais. Je me rappelle que l'appartement que j'occupois étoit voisin du laboratoire.

La première chose que fit le Grand-Maître , fut de prier le Chevalier d'Aquino , de l'illustre Maison des Princes de Caramanica , de vouloir bien m'accompagner par-tout , et me faire les honneurs de l'île.

Je pris alors pour la première fois , avec l'habit Européen , le nom de *Comte de Cagliostro* , et je ne fus pas peu surpris de voir Althotas revêtu d'un habit Ecclésiastique et décoré de la Croix de Malte.

Le Chevalier d'Aquino me fit faire connoissance avec toutes les Grandes-Croix de l'Ordre : je me

rappelle même d'avoir mangé chez M. le Bailli de Rohan, aujourd'hui Grand-Maitre. J'étois loin de prévoir alors que, vingt ans après, je serois arrêté et conduit à la Bastille pour avoir été honoré de l'amitié d'un Prince du même nom.

J'ai tout lieu de penser que le Grand-Maitre Pinto étoit instruit de mon origine. Il me parla plusieurs fois du Chérif et de Trébifonde; mais il ne voulut jamais s'expliquer clairement sur cet objet.

Du reste il m'e traita toujours avec la plus grande distinction, et m'offrit l'avancement le plus rapide, dans le cas où je me déterminerois à faire des vœux. Mais mon goût pour les voyages et l'ascendant qui me portoit à exercer la médecine, me firent refuser des offres aussi généreuses qu'honorables.

Ce fut dans l'île de Malte que j'eus le malheur de perdre mon meilleur ami, mon maître, le plus sage, le plus éclairé des mortels, le vénérable Althotas. Quelques moments avant sa mort il me ferra la main: „ Mon fils, „ me dit-il d'une voix presque éteinte, ayez „ toujours devant les yeux la crainte de „ l'Eternel et l'amour de votre prochain; vous

„ apprenez bientôt la vérité de tout ce que
 „ je vous ai enseigné „.

L'île où je venois de perdre l'ami qui m'avoit
 tenu lieu de Père , devint bientôt pour moi ,
 un séjour insupportable. Je demandai au Grand-
 Maître la permission de la quitter pour parcourir
 l'Europe ; il y consentit à regret et me fit
 promettre que je reviendrois à Malte. Le
 Chevalier d'Aquino voulut bien se charger de
 m'accompagner dans mes voyages , et de pour-
 voir à tous mes besoins.

Je partis en effet avec lui. Nous visitâmes
 d'abord la Sicile , où le Chevalier me procura
 la connoissance de la Noblesse du Pays.

Dela nous visitâmes les différentes îles de
 l'Archipel ; et , après avoir parcouru de nouveau
 la Méditerranée , nous abordâmes à Naples ,
 Patrie du Chevalier d'Aquino.

Ses affaires ayant exigé de lui quelques
 voyages particuliers , je partis seul pour Rome ,
 avec des Lettres de crédit pour le sieur *Bellonne*
Banquier.

Arrivé dans cette Capitale du monde Chrétien ,
 je résolus de garder *l'incognito* le plus parfait.
 Un matin , comme j'étois renfermé chez moi ,
 occupé à me perfectionner dans la langue

Italienne ; mon valet-de-chambre m'annonça la visite du Secrétaire du Cardinal Orsini. Ce Secrétaire étoit chargé de me prier d'aller voir son Eminence ; je m'y rendis en effet. Le Cardinal me fit toutes les politesses imaginables, m'invita plusieurs fois à manger chez lui, et me fit connoître la plupart des Cardinaux et Princes Romains, et notamment le Cardinal d'York et le Cardinal Ganganelli, depuis Pape sous le nom de *Clément XIV*. Le Pape Rezzonico, qui occupoit alors la Chaire de S. Pierre, ayant désiré de me connoître, j'eus plusieurs fois l'honneur d'être admis à des conférences particulières avec Sa Sainteté.

J'étois alors (1770) dans ma 22^{me} année. Le hazard me procura la connoissance d'une demoiselle de qualité nommée *Séraphina Felichian*. Elle étoit à peine au fortir de l'enfance : ses charmes naissans allumèrent dans mon cœur une passion que seize années de mariage n'ont fait que fortifier. C'est cette infortunée, que ni ses vertus ni son innocence, ni sa qualité d'étrangere n'ont pu sauver des rigueurs d'une captivité aussi cruelle que peu méritée.

N'ayant ni le temps ni la volonté d'écrire des volumes, je n'entrerai pas dans le détail

des voyages que j'ai faits dans tous les Royaumes de l'Europe; je me contenterai de citer les personnes de qui j'ai été connu. La plupart vivent encore. J'invoque hautement leur témoignage. Qu'elles disent si jamais j'ai commis une seule action indigne d'un homme d'honneur; qu'elles disent si jamais j'ai sollicité une seule grâce; si jamais j'ai mendié la protection des Souverains qui ont été curieux de me connoître; qu'elles disent enfin si, en tout temps et en tous lieux, j'ai fait autre chose que guérir gratuitement les malades, et soulager les pauvres.

Les personnes que j'ai connues plus particulièrement, sont:

En Espagne, Le Duc d'Albe, son fils le Duc de Vescard, le Comte de Prélata, le Duc de Médinaceli, le Comte de Riglas, parent de M. le Comte d'Aranda, Ambassadeur de S. M. Catholique près de la Cour de France.

En Portugal, Le Comte de San-Vincenti, par qui j'ai été présenté à la Cour. Mon Banquier, à Lisbonne, se nommoit *Anselmo la Cruce*.

A Londres, La Noblesse et le Peuple.

En Hollande, Le Duc de Brunswick, à qui j'ai eu l'honneur d'être présenté.

En Courlande, Le Duc et la Duchesse régnants.

Toutes les Cours d'Allemagne.

A Pétersbourg, Le Prince Potenchin, M. Nariscin, le Général Gélacin, le Général des Cosaques, le Général Médico, le Chevalier de Corbéron, chargé des affaires de la France.

En Pologne, La Comtesse Comceska, le Comte Gévuski, la Princesse..... aujourd'hui Princesse de Nassau, etc.

J'observerai que, voulant n'être pas reconnu, il m'est arrivé de voyager sous différens noms. Je me suis appelé successivement : le *Comte Harat*, le *Comte Fénix*, le *Marquis d'Anna*. Mais le nom sous lequel je suis le plus généralement connu en Europe, est celui de *Comte de Cagliostro*.

Je suis arrivé à Strasbourg le 19 Septembre 1780, ayant été, peu de jours après mon arrivée, reconnu par le Comte Gévuski, je me vis forcé de céder aux instances générales de la Ville et de toute la Noblesse d'Alsace, et de consacrer mes talens en Médecine au service du Public. Je puis citer parmi les connoissances que j'ai faites dans cette Ville, M. le Maréchal de Contades, le Marquis de la Salle, le Baron de Fraxilande, le Baron de l'Or, le Baron Vorminser, le Baron de Diédérrik, M^{me} la Princesse Christine, et plusieurs autres personnes.

Tous ceux qui m'ont connu à Strasbourg savent quelles y ont été mes actions et mes occupations. Si j'ai été calomnié dans des libelles obscurs, les papiers publics et quelques Auteurs équitables m'ont rendu justice.

Qu'il me soit permis de citer un passage d'un Livre imprimé en 1783, ayant pour titre : *Lettres sur la Suisse*.

L'estimable Auteur de ces Lettres, s'exprime ainsi tom. I. page 5 ; et suivantes :

„ Cet homme singulier, étonnant, admirable
 „ par sa conduite et par ses vastes connoissances, d'une figure qui annonce l'esprit, et
 „ exprime le génie, ayant des yeux de feu
 „ qui lisent au fond des âmes, est arrivé de
 „ Russie depuis sept ou huit mois, et paroît
 „ vouloir se fixer dans cette Ville, (Strasbourg)
 „ au moins pour quelque temps. Personne
 „ ne sçait d'où il est, ce qu'il est, où il va.
 „ Aimé, chéri, respecté des Commandants de
 „ la Place et des principaux de la ville; adoré
 „ des Pauvres et du petit peuple; haï, calomnié, persécuté par certaines gens; ne
 „ recevant ni argent ni présents de ceux qu'il
 „ guérit; passant sa vie à voir des malades,

„ sur-tout des Pauvres , les aidant de remèdes
 „ qu'il leur distribue *gratis* , et de sa bourse
 „ pour avoir du bouillon ; mangeant fort peu ,
 „ et presque toujours des pâtés d'Italie ; ne
 „ se couchant jamais , et ne dormant qu'en-
 „ viron deux ou trois heures assis sur un fauteuil ,
 „ enfin toujours prêt à voler au secours des
 „ malheureux à quelque heure que ce soit , et
 „ n'ayant d'autre plaisir que celui de soulager
 „ ses semblables : cet homme incroyable tient
 „ un état d'autant plus étonnant qu'il paie
 „ tout d'avance , et qu'on ne sçait d'où il tire
 „ ses revenus , ni qui lui fournit de l'argent.
 „ Vous sentez bien , Madame , qu'on fait force
 „ plaisanteries à ses dépens ; c'est au moins l'An-
 „ te-Christ ; il a cinq ou six cents ans ; il possède
 „ la pierre philosophale , la médecine univer-
 „ selle : enfin c'est une de ces intelligences que
 „ le Créateur envoie quelquefois sur la terre
 „ revêtues d'une enveloppe mortelle. Si cela
 „ est , c'est une intelligence bien estimable. J'ai
 „ vu peu d'ames aussi sensibles que la sienne , de
 „ cœurs si tendres , si bons et si compatissans.
 „ Personne n'a plus d'esprit et de connoissances
 „ que lui : il sçait presque toutes les Langues
 „ de l'Europe et de l'Asie , et son éloquence

„ étonne et entraîne même dans celle qu'il
 „ parle le moins bien. Je ne vous dis rien
 „ de ses cures merveilleuses ; il faudroit
 „ des volumes, et tous les Journaux vous en
 „ parleront.

„ Vous sçavez seulement que de plus
 „ de quinze mille malades qu'il a traités , ses
 „ ennemis les plus forcenés ne lui reprochent
 „ que trois morts , auxquelles encore il n'a
 „ pas plus de part que moi.

„ Pardonnez - moi , Madame , si je m'arrête
 „ encore quelques moments sur cet homme
 „ inconcevable. Je fors de son audience. Oh !
 „ que vous chéririez ce digne Mortel , si vous
 „ l'eussiez vu , comme moi , courir de pauvre
 „ en pauvre , panser avec ardeur leurs blessures
 „ dégoûtantes , adoucir leurs maux , les consoler
 „ par l'espérance , leur dispenser ses remèdes ,
 „ les combler de bienfaits ; enfin les accabler
 „ de ses dons , sans autre but que celui de
 „ secourir l'humanité souffrante , et de jouir de
 „ l'ineffimable douceur d'être sur terre l'image
 „ de la Divinité bienfaisante !

„ Représentez - vous , Madame , une salle
 „ immense , remplie de ces malheureuses créa-
 „ tures presque toute privées de tout secours ,

„ et tendant vers le Ciel leurs mains défaillantes qu'elles avoient peine à soulever pour implorer la charité du Comte.

„ Il les écoute l'un après l'autre , n'oublie pas une de leurs paroles , sort pour quelques moments , rentre bientôt chargé d'une foule de remèdes qu'il dispense à chacun de ces infortunés , en leur répétant ce qu'ils lui ont dit de leur maladie , et les assurant qu'ils seront bientôt guéris , s'ils veulent exécuter fidèlement ses ordonnances. Mais les remèdes seuls feroient insuffisants ; il leur faut du bouillon pour acquérir la force de les supporter : peu d'entr'eux ont les moyens de s'en procurer ; la bourse du sensible Comte est partagée entr'eux ; il semble qu'elle soit inépuisable.

„ Plus heureux de donner , qu'eux de recevoir , sa joie se manifeste par sa sensibilité. Ces malheureux , pénétrés de reconnoissance , d'amour et de respect , se prosternent à ses pieds , embrassent ses genoux , l'appellent leur Sauveur , leur Père , leur Dieu..... Le bon homme s'attendrit , les larmes coulent de ses yeux ; il voudroit les cacher ; mais il n'en a pas la force , il pleure ; et l'assemblée fond en larmes ; larmes délicieuses

, qui font la jouissance du cœur, et dont les
 „ charmes ne peuvent se concevoir, quand
 „ on n'a pas été assez heureux pour en vérifier
 „ de semblables.

„ Voilà une bien foible esquisse du spectacle en-
 „ chanteur dont je viens de jouir, et qui se
 „ renouvelle trois fois chaque semaine „.

Le témoignage que cet auteur rend à la vérité
 n'a rien d'exagéré.

On peut interroger les Curés des paroisses; ils
 diront le bien que j'ai fait à leurs pauvres.

On peut interroger le Corps d'Artillerie et les
 différents Régiments qui étoient alors en garnison
 à Strasbourg; ils diront le nombre des Soldats
 que j'ai guéris.

On peut interroger l'Apothicaire dont je me ser-
 vois; il dira la quantité de médicamens que je fai-
 sois faire pour les pauvres, et que je payois chaque
 jour argent comptant.

On peut interroger les Aubergistes; ils diront
 si leurs Auberges, si les Hôtels garnis pouvoient
 suffire au grand concours d'Etrangers que j'attirois à
 Strasbourg.

On peut interroger les Geoliers; ils diront com-
 ment je me suis conduit envers les pauvres Prison-
 niers, et le nombre de ceux que j'ai délivrés,

Que les Chefs de la Ville , que les Magistrats , que le Public entier dise si jamais j'ai causé de scandale , et si dans mes actions il s'en est trouvé une seule contraire aux loix , aux bonnes mœurs , à la Religion.

Si , depuis mon séjour en France , j'ai offensé une seule personne , qu'elle se lève et rende témoignage contre moi.

Je ne prétends pas me glorifier ; j'ai fait le bien parce que j'ai dû le faire. Mais enfin quel fruit ai-je recueilli des services que j'ai rendus à la Nation Française ? Le dirai-je dans l'écrit de mon cœur ? des Libelles et la Bastille.

Il y avoit à-peu-près un an que j'étois à Strasbourg , lorsqu'un soir en rentrant chez moi , j'eus l'agréable surprise d'y trouver le Chevalier d'Aquino (1), qui ayant appris , par les Gazettes , mon séjour à Strasbourg , avoit fait le voyage exprès pour venir resserrer les nœuds , de notre ancienne amitié.

Le Chevalier d'Aquino a vu les Chefs de la Ville , auxquels il a pu dire ce qu'il sçavoit du sé-

(1) Le Lecteur est prié de se souvenir que c'est le même Chevalier d'Aquino , avec lequel j'avois fait connoissance à Malte , et qui m'avoit accompagné dans mes premiers voyages en Europe.

jour que j'avois fait à Malte, et de la distinction avec laquelle le Grand-Maitre Pinto m'avoit traité.

Peu de temps après mon arrivée en France, M. le Cardinal de Rohan m'avoit fait dire, par le Baron de Millinens, son Grand-Veneur, qu'il désiroit de me connoître. Tant que le Prince ne fit voir à mon égard qu'un motif de curiosité, je refusai de le satisfaire; mais bientôt, m'ayant envoyé dire qu'il avoit une attaque d'asthme, et qu'il vouloit me consulter, je me rendis avec empressement en son Palais Episcopal. Je lui fis part de mon opinion sur sa maladie; il parut satisfait, et me pria de l'aller voir de temps en temps.

Dans le courant de 1781, M. le Cardinal me fit l'honneur de venir chez moi pour me consulter sur la maladie du Prince de Soubise. Il étoit attaqué de la gangrenne, et j'avois eu le bonheur de guérir d'une maladie semblable le Secrétaire du Marquis de la Salle qui étoit abandonné des Médecins. Je fis quelques questions à M. le Cardinal sur la maladie du Prince; mais il m'interrompit en me priant avec instance de l'accompagner à Paris. Il mit tant d'honnêteté dans ses instances qu'il me fût impossible de le refuser. Je partis donc, en laissant à mon Chirurgien et à mes amis les ordres né-

affaires pour que mes malades et les pauvres ne souffrissent pas de mon absence.

Arrivés à Paris, M. le Cardinal voulut d'abord me conduire chez M. le Prince de Soubise ; mais je le refusai en lui disant que mon intention étant d'éviter toute espèce d'altercation avec la Faculté, je ne voulois voir le Prince que lorsque les Médecins l'auroient déclaré sans espérance.

M. Le Cardinal, ayant eu la bonté de se prêter à cet arrangement, revint en me disant que la Faculté avoit annoncé qu'il y avoit du mieux. Je lui déclarai alors que je n'irois pas voir le Prince, ne voulant pas usurper la gloire d'une guérison qui n'auroit pas été mon ouvrage.

Le Public ayant été instruit de mon arrivée, il vint tant de monde me consulter, que pendant les treize jours que je restai à Paris, je fus occupé tous les jours à voir des malades depuis cinq heures du matin jusqu'à minuit.

Je me servis d'un Apothicaire ; mais je donnai à mes frais beaucoup plus de médicaments qu'il n'en vendit ; j'atteste à cet égard toutes les personnes qui ont eu recours à moi. S'il en est une seule qui puisse dire m'avoir fait accepter la plus petite somme soit en argent,

mit en présents, je consens que l'on me refuse toute espèce de confiance.

Le Prince Louis me reconduisit jusqu'à Saverne, et me fit beaucoup de remerciements, en me priant de le venir voir le plus souvent qu'il me seroit possible.

Je retournai sur-le-champ à Strasbourg, où je recommençai mes travaux accoutumés. Le bien que je faisois me valut différents Libelles, dans lesquels j'étois traité d'Ante-Christ, de Juif-Errant, d'Homme de 1,400, etc. Fatigué de tant d'injures, j'avois pris la résolution de partir. Différentes Lettres que les Ministres du Roi eurent la bonté d'écrire à mon sujet me firent changer de résolution. Je crois qu'il est important dans ma cause de mettre sous les yeux des Juges et du Public, des Recommandations d'autant plus honorables pour moi, que je ne les avois sollicitées ni directement ni indirectement.

COPIE de la Lettre écrite par M. le Comte
DE VERGENNES ; Ministre des Affaires
Etrangères , à M. GERARD , Préteur de
Strasbourg ; datée de Versailles , le 13 Mars
1783.

„ Je ne connois pas , Monsieur , personnellement
„ M. le Comte de Cagliostro , mais tous *les rapports* ,
„ depuis le temps qu'il réside à Strasbourg , lui
„ sont si avantageux , que l'humanité réclame pour
„ qu'il y trouve égards et tranquillité. Sa qualité
„ d'étranger , et le bien qu'il passe pour constant
„ qu'il fait , sont des titres qui m'autorisent à vous
„ le recommander , et au Magistrat que vous présidez.
„ M. de Cagliostro ne demande que *tranquillité et*
„ *sûreté* ; l'hospitalité les lui assure ; et , con-
„ noissant vos dispositions naturelles , je suis bien
„ persuadé que vous-vous empresserez à l'en faire
„ jouir , et des *agréments* qu'il peut mériter per-
„ sonnellement.

„ J'ai l'honneur d'être très-parfaitement , Mon-
„ sieur , votre très-humble et très-obéissant serviteur :

Signé DE VERGENNES.

COPIE de la lettre de M. le Marquis DE MIROMENIL, Garde-des-Sceaux, à M. GERARD, Prêtreur de Strasbourg, datée de Versailles ; le 15 Mars 1783.

MONSIEUR,

„ Le Sieur Comte de Cagliostro s'est employé
 „ avec zèle depuis qu'il est à Strasbourg a soulager
 „ les pauvres et les malheureux , et j'ai connois-
 „ sance de plusieurs actions pleines d'humanité de
 „ cet Etranger, qui méritent qu'on lui accorde
 „ une protection particuliere. Je vous recommande
 „ de lui procurer, en ce qui vous concerne, ainsi
 „ que le Magistrat que vous présidez, tout l'appui
 „ et toute la tranquillité dont un Etranger doit
 „ jouir dans les Etats du Roi, sur tout lorsqu'il
 „ s'y rend utile.

„ Je suis, Monsieur, votre affectionné serviteur :
 „ Signé MIROMÉNIL.

COPIE de la Lettre écrite par M. le Marquis de SEGUR, à M. le Marquis DE LA SALLE, en date du 15 Mars 1783.

„ La bonne conduite qu'on m'a assuré, Monsieur,
 „ que le Sieur de Cagliostro a constamment tenue
 „ à Strasbourg, l'usage respectable qu'il a fait

„ dans cette ville de ses connoissances et de ses
 „ talents , et les preuves multipliées d'humanité
 „ qu'il y a données envers les particuliers attaqués
 „ de différentes maladies, qui ont eu recours à lui ,
 „ méritent à cet Etranger la *protection du Gouver-*
 „ *nement*. Le Roi vous charge de veiller non-
 „ seulement à ce qu'il ne soit point *inquiété* à
 „ Straßbourg, lorsqu'il jugera à propos d'y retourner ,
 „ mais même à ce qu'il éprouve dans cette ville les
 „ *égards* que les services qu'il rend aux malheureux
 „ doivent lui procurer.

„ J'ai l'honneur d'être, etc. *Signé*, SEGUR.

C'est sur la foi de ces Lettres et des dispositions du Monarque à mon égard, que je m'étois plu à considérer la France comme le terme de mes voyages. Pouvois je croire que, deux ans après, les droits sacrés de l'hospitalité, ces droits si solennellement reconnus, si noblement exprimés dans des Lettres écrites au nom du Roi, seroient inutilement invoqués par moi et par ma malheureuse épouse !

La tranquillité que les Lettres Ministérielles me procurèrent ne fut pas de longue durée. Persécuté par une classe d'hommes à laquelle mes succès déplaisoient depuis long-temps, je me décidai à quitter Straßbourg, bien résolu de ne plus m'exposer dorénavant à la malice des envieux.

J'étois dans ces dispositions , lorsque je reçus une Lettre du Chevalier d'Aquino , par laquelle il me marquoit qu'il étoit dangeureusement malade. Je partis sur-le champ ; mais , quelque diligence que je pus faire , je n'arrivai à Naples que pour y recevoir les derniers soupirs de mon malheureux ami.

Peu de jours après mon arrivée ; je fus reconnu par l'Ambassadeur de Sardaigne , et plusieurs autres personnes. Me voyant de nouveau persécuté pour reprendre la Médecine , je pris le parti d'aller en Angleterre : je traversai à cet effet la partie méridionale de la France , et j'arrivai à Bordeaux le 8 Novembre 1783.

Etant allé au Spectacle de cette Ville , je fus reconnu par un Officier de Cavalerie , qui se hâta d'apprendre aux Jurats qui j'étois. Le Chevalier Roland , l'un d'eux , eut l'honnêteté de venir , au nom de tous ses Confrères , m'offrir à moi et à mon épouse une place dans leur loge , toutes les fois que nous voudrions venir au Spectacle. Les Jurats et le Public m'ayant fait l'accueil le plus distingué , et m'ayant vivement sollicité de me consacrer , ainsi qu'à Strasbourg , au service des malades , je me laissai persuader , et commençai à donner des audiences et à distribuer aux pauvres des remèdes et des sommes pécuniaires. Le concours

devint si grand que je fus obligé d'avoir recours aux Jurats pour avoir des soldats à l'effet d'entretenir l'ordre dans ma maison.

C'est à Bordeaux que j'eus l'honneur de faire connaissance avec M. le Maréchal de Mouchi, M. le Comte de Fumel, M. le Vicomte du Hamel et autres Personnes dignes de foi qui attesteront, s'il le faut, la manière dont je me suis conduit dans cette Ville.

Le même genre de persécution qui m'avoit éloigné de Strasbourg, m'ayant suivi à Bordeaux, je pris le parti, après onze mois de séjour, de m'en aller à Lyon, où j'arrivai dans les derniers jours d'Octobre 1784; je ne restai que trois mois dans cette dernière Ville, et je partis pour Paris, où j'arrivai le 30 Janvier 1785. Je descendis dans un des Hôtels garnis du Palais - Royal; et peu de temps après, j'allai habiter une maison rue S. Claude, près du Boulevard.

Mon premier soin fut de déclarer à toutes les Personnes de ma connoissance que mon intention étoit de vivre tranquille, et que je ne voulois plus m'occuper de médecine; j'ai tenu ma parole, et me suis refusé obstinément à toutes les sollicitations qui m'ont été faites à cet égard.

Le Prince Louis m'a fait de temps - en - temps

l'honneur de me venir voir. Je me rappelle qu'un jour il me proposa de me faire faire connoissance avec une Dame appelée Valois de la Motte, et voici à quel sujet :

„ La Reine, me dit M. le Cardinal de Rohan, „ est plongée dans la plus profonde tristesse, parce „ qu'on lui a prédit qu'elle devoit mourir dans son „ accouchement. Ce seroit pour moi le plus grand „ des plaisirs, si je pouvois parvenir à la défabuser, „ et à rendre le calme à son imagination. Madame „ de Valois voit la Reine journellement ; vous me „ ferez un très-grand plaisir, si elle vous demande „ votre opinion, de lui dire que la Reine accouchera „ heureusement d'un Prince. „

Je consentis d'autant plus volontiers à ce que M. le Cardinal me demandoit, qu'en l'obligeant, je me trouvois indirectement dans le cas d'avoir une influence heureuse sur la santé de la Reine.

Etant allé le lendemain à l'Hôtel du Prince, j'y trouvai la Comtesse de la Motte ; qui, après m'avoir dit beaucoup de choses obligeantes, me parla „ ainsi : „ Je connois à Versailles une personne de „ grande distinction. à laquelle on a prédit, ainsi „ qu'à une autre Dame, qu'elles devoient mourir „ toutes les deux dans leur accouchement ; l'une est „ déjà morte et l'autre n'attend, qu'avec la plus

„ vive inquiétude , l'instant où elle doit accoucher ,
 „ si vous pouvez connoître la vérité de ce qui arri-
 „ vera , ou si vous croyez qu'il soit possible d'en
 „ être instruit ; j'irai demain à Versailles pour en
 „ faire le rapport à la personne intéressée ; cette
 „ personne , ajouta-t-elle , est la Reine. ,

Je répondis à la Comtesse de la Motte que toutes les prédictions étoient des sottises ; qu'au surplus elle pouvoit dire à la personne de se recommander à l'Eternel ; que ses premières couches avoient été heureuses et que celles-ci le seroient également.

La Comtesse de la Motte ne se contenta pas de cette réponse , elle insista pour obtenir de moi quelque chose de plus positif.

Je me rappelai alors la promesse que j'avois faite au Prince. Je pris un ton très-grave , et dis à la Comtesse de la Motte avec le plus de sérieux qu'il me fut possible : „ Madame , vous
 „ sçavez que j'ai quelques lumières sur la
 „ physique médicinale. J'en possède également
 „ quelques-unes sur le Magnétisme Animal.
 „ Mon avis est qu'une créature innocente peut ,
 „ en pareil cas , opérer avec plus de force
 „ que toute autre. Ainsi , si vous voulez
 „ connoître la vérité , commencez par me
 „ procurer une créature innocente „

La Comtesse me répondit : “ Puisque vous
 „ avez besoin d’une créature innocente, j’ai
 „ une Nièce qui l’est infiniment ; je l’amènerai
 „ demain „.

J’imaginois que cette Nièce innocente étoit
 un enfant de cinq à six ans. Je fus fort étonné
 en trouvant le lendemain, chez le Prince,
 une demoiselle de quatorze à quinze ans, plus
 grande que moi. “ Voilà, me dit la Comtesse,
 „ l’innocente dont je vous ai parlé „. J’eus
 besoin de composer mon visage pour ne pas
 éclater de rire. Mais enfin je tins bon, et dis
 à la Dlle la Tour (c’est le nom de la Nièce
 de la Comtesse de la Motte) „ Mlle, est-il
 „ bien vrai que vous soyez innocente „ ?
 „ Elle me répondit avec plus d’assurance que
 „ d’ingénuité. “ Oui, Monsieur „. Hé bien,
 „ Mlle, je vais dans un instant connoître si
 „ vous l’êtes ; recommandez vous à Dieu et
 „ à votre innocence. Mettez-vous derrière ce
 „ paravent, fermez les yeux et désirez en
 „ vous-même la chose que vous souhaitez
 „ voir ; si vous êtes innocente vous verrez ce
 „ que vous désirez voir ; mais si vous ne l’êtes
 „ pas, vous ne verrez rien „.

La Dlle la Tour se plaça aussi-tôt derrière

le paravent, et je restai en dehors avec le Prince qui se trouvoit à côté de la cheminée, non pas en *extase*, comme l'a prétendu la D^{me} de la Motte; mais la main sur sa bouche pour ne pas troubler, par un rire indiscret, nos graves cérémonies.

La D^{lle} la Tour étant donc derrière le paravent, je me mis, pendant quelques moments, à faire quelques gestes magnétiques; puis je lui dis : „ Frappez un coup par terre, avec votre pied *innocent*, et dites-moi si vous voyez quelque chose. „ ? “ Je ne vois rien, me dit-elle „. “ Eh bien, „ M^{lle}, lui dis-je alors; en donnant un grand coup sur le paravent, vous n'êtes point innocente „. A ces mots la D^{lle} de la Tour, piquée de l'observation, s'écria, “ Qu'elle voyoit la *Reine* „. Je vis alors que la Nièce innocente avoit été endoctrinée par la Tante, qui ne l'étoit pas.

Desirant de voir comment elle joueroit son rôle, je lui demandai la description du fantôme qu'elle voyoit. Elle me répondit que la Dame étoit grosse, qu'elle étoit habillée de blanc, et elle détailla ses traits, qui étoient précisément ceux de la Reine. “ Demandez, „ lui dis-je, à cette Dame si elle accouchera heureusement „. Elle me répondit que la Da-

me baïffoit la tête , et qu'elle accoucheroit fans aucune fuite fâcheufe. “ Je vous com-
 ,, mande, lui dis-je enfin, de baïfer refpectu-
 eufement la main de cette Dame „. L'inno-
 cente baïfa fa propre main, et fortit de der-
 rière le paravent, très-contente de nous avoir
 perfuadés fur le chapitre de fon innocence.

La Tante et la Nièce mangèrent des confi-
 tures, burent de la limonade, et fe retirèrent
 un quart d'heure après, par un efcalier-dé-
 robé. Le Prince me reconduifit chez moi, en
 me remerciant de ce que j'avois bien voulu
 faire pour l'obliger.

Ainfi finit une comédie auffi innocente en
 elle-même , que louable dans fon motif.

Trois ou quatre jours après, m'étant trouvé chez
 M. le Cardinal, avec la Comteffe de la Motte,
 ils me prièrent de recommencer le même ba-
 dinage avec un petit garçon de cinq à fix ans :
 je ne crus pas devoir leur refufer cette légère
 fatisfaction. Pouvois-je imaginer qu'une plai-
 fanterie de fociété feroit un jour dénoncée au
 Ministère public comme un acte de forcelerie,
 une profanation facrilège des Myftères du
 Chriftianifme ?

Le Prince m'ayant ainfi fait connoître la Com-

tesse de la Motte, me demanda ce que j'en pensois. J'ai toujours eu la prétention d'être un peu connoisseur en physionomie. Je suis franc. Je répondis au Prince que je regardois la Comtesse de la Motte comme une fourbe et une intrigante. Le Prince m'interrompit, en me disant que c'étoit une honnête-femme; mais qu'elle étoit dans la misère. Je lui observai qu's'il étoit vrai, comme elle le disoit, qu'elle fût particulièrement protégée de la Reine, elle jouiroit d'une meilleure fortune, et qu'elle n'auroit pas besoin de recourir à une autre protection.

Nous restâmes le Prince et moi chacun dans notre opinion. Il partit peu de temps après pour Saverne, où il séjourna un mois ou six semaines. A son retour il vint chez moi plus souvent que de coutume. Je le voyois inquiet, rêveur, chagrin. Je respectois son secret. Mais toutes les fois qu'il étoit question de la Comtesse de la Motte, je lui disois, avec ma franchise accoutumée : *Cette femme là vous trompe.*

Quinze jours à-peu-près avant qu'il ne fût arrêté, il me dit : " Mon cher Comte, je „ commence à croire que vous avez raison, et „ que Madame Valois est une intrigante „. Et

il me raconta alors , pour la première fois , l'histoire du Collier , et me fit part des soupçons qu'il avoit conçus , et de la crainte qu'il avoit qu'en effet le Collier n'eût pas été remis à la Reine , et moi de persister plus que jamais dans ma première opinion.

Le lendemain de cette conversation , le Prince me dit que le Comte et la Comtesse de la Motte s'étoient réfugiés chez lui , dans la crainte qu'ils avoient des suites de l'affaire , et qu'ils le prioient de leur donner des lettres de recommandation pour l'Angleterre ou pour les environs du Rhin. Le Prince m'ayant demandé mon avis , je lui dis qu'il n'y avoit qu'un parti à prendre ; c'étoit de remettre cette femme entre les mains de la Police , et d'aller raconter le fait au Roi ou à ses Ministres. Le Prince m'ayant objecté que la bonté et la générosité de son cœur s'opposoient à un parti aussi violent. “ Dans ce cas , lui répliquai-je , vous „ n'avez d'autre ressource que Dieu ; il faudra „ qu'il fasse le reste , et je le souhaite „ M. le Cardinal n'ayant pas voulu donner au Comte et à la Comtesse de la Motte les lettres de recommandation qu'ils désiroient , ils partirent , pour la Bourgogne , et depuis je n'ai pas entendu parler d'eux.

-Le 15 Août j'appris ; avec tout Paris ; que M. le Cardinal de Rohan venoit d'être arrêté.

Quelques personnes me prévirent qu'étant ami de M. le Cardinal je pourrois bien l'être aussi. Mais , convaincu de mon innocence ; je répondis que j'étois résigné , et que j'attendrois patiemment dans ma maison la volonté de Dieu , et celle du Gouvernement.

Le 22 Août , à sept heures et demie du matin , un Commissaire , un exempt , et huit hommes de la Police , se transportent chez moi. Le pillage commence en ma présence ; on me force d'ouvrir mes secrétaires. Elixirs , baume , liqueurs précieuses , tout devient la proie des Sbirres chargés de m'escorter. Je prie le Commissaire (1) de me permettre de me servir de ma voiture. Il a l'inhumanité de me refuser ce léger l'adoucissement. On me traîne à pied avec le plus grand scandale jusqu'à moitié chemin de la Bastille. Un fiacre se présente ; j'obtiens la grace d'y monter. Le terrible pont-levis se baisse , et je me vois conduit... mon épouse a subi le même sort. Ici je m'arrête en frémissant. Je tairai ce que j'ai souffert. J'épargnerai à la sensibilité du

(1) Me Chénon , le fils.

Lecteur , une image également douloureuse et révoltante. Je ne me permettrai qu'un seul mot , et j'atteste le Ciel que ce mot est l'expression de la vérité. Si l'on me donnoit le choix entre le dernier supplice et six mois de Bastille, je dirois sans hésiter „ Conduisez moi à la Grève ”.

Croiroit-on que l'innocence puisse être réduite à un tel degré d'infortune , qu'un décret de prise de corps soit pour elle un bienfait de la Providence. Telle a été ma situation. Lorsqu'après cinq mois de captivité j'ai reçu la signification de ce décret tant désiré, l'Huissier m'a paru un Ange du Ciel descendu dans ma prison , pour m'annoncer , avec des Juges , la liberté de voir un Conseil , et la faculté de me justifier.

Le décret est du 15 Décembre ; il m'a été signifié le 30 Janvier ; et le même jour j'ai subi interrogatoire.

Je croirois n'avoir rempli qu'imparfaitement la promesse que j'ai faite au Public , de me montrer tel que je suis , si je ne mettois pas sous ses yeux une pièce qui peut l'éclairer sur mon caractère , mon innocence , et la nature de l'accusation intentée contre moi.

INTERROGATOIRE (1) *subi par le Comte
DE CAGLIOSTRO, le 30 Janvier 1786.*

DEMANDE. Quel est votre âge ?

REPONSE. 37 à 38 ans.

D. Votre nom ?

R. Alexandre Cagliostro.

D. Le lieu de votre naissance ?

R. Je ne puis assurer si je suis né à Malte ,
ou à Médine ; j'ai toujours été avec un Gouver-
neur qui m'a dit que mon extraction étoit noble,
que j'ai perdu mes père et mère à l'âge de 3
mois, etc.

D. Combien y a-t-il de temps que vous êtes
à Paris ?

R. J'y suis arrivé le 30 Janvier 1785.

D. Quand vous y êtes arrivé, dans quel en-
droit avez-vous été logé ?

R. Au Palais Royal, dans un Hôtel - garni où
je suis resté vingt jours plus ou moins.

D. Quand vous êtes arrivé, aviez-vous avec
vous l'argent nécessaire pour monter une maison ?

R. Très-sûrement, j'avois porté avec moi tout
ce dont j'avois besoin pour prendre une Maison.

(1) Il a été écrit de mémoire, mais ma mémoire est
bonne, et je puis assurer au Lecteur qu'il n'y a dans cet
Interrogatoire aucune omission essentielle.

D. Où avez-vous pris cette maison ?

R. Dans la rue S. Claude ; sur le Boulevard.

D. Qui a pris cette Maison ; vous ou le Prince ?

R. J'ai prié M. de Carbonnieres de passer ce Contrat , n'en ayant jamais fait moi-même dans aucune partie du monde ; c'est par ce motif que j'ai prié M. de Carbonnieres de faire les arrangemens et les marchés nécessaires , tant pour la Maison que pour le Tapissier , la Voiture ; etc. et , de temps en temps , je lui fournissois l'argent nécessaire pour payer ces différens objets , dont il me donnoit ensuite les reçus.

D. Qui a pourvu à votre entretien ?

R. Toujours moi pour tout.

D. Mais le Prince alloit manger chez vous ?

R. Quoiqu'il vint chez moi , ce n'étoit pas moins à mes dépens que cela se faisoit , quelquefois cependant comme il venoit dîner avec ses amis ou protégés , il ordonnoit qu'on apportât de chez lui un ou deux plats ; mais , malgré tout cela je ne remboursois pas moins tous les soirs à mon Cuisinier la dépense faite dans le jour.

D. Avez - vous vu le Prince aussi-tôt votre arrivée ?

R.

R. Non , mais 2 ou 3 jours après.

D. Quelle chose vous a-t-il dit aussi-tôt que vous l'avez vu pour la première fois ?

R. Il m'a engagé de rester à Paris sans voyager davantage.

D. Le Prince alloit-il tous les jours manger chez vous ?

R. Dans les commencemens , il venoit rarement dîner ; mais , depuis , il venoit 3 ou 4 fois la semaine.

D. Avez - vous connu une Dame apellée *la Motte* ?

R. Certainement ; la première fois que je la vis , elle me dit que je l'avois vue , en habit d'homme , au bas de mon escalier , à Strasbourg , qu'elle m'avoit demandé des nouvelles de la Marquise de Boulainvilliers ; que je lui avois répondu qu'elle étoit à Saverne , et qu'elle étoit partie le même jour pour l'aller joindre.

D. L'avez-vous vue depuis ici dans la maison du Prince ?

R. Très-certainement.

D. Mais étoit-elle avec une de ses Nièces ?

R. Non.

D. Mais vous avez fait une opération avec la Nièce ?

R. Permettez que je vous raconte le fait,
(*Voyez la relation, pag. 40 et suivantes.*)

D. On dit que vous avez mis à la fille un crucifix sur le col, et des rubans de couleurs noire, verte, rouge, et autres couleurs, avec un tablier à frange d'argent, et que vous aviez fait jurer à genoux ladite fille ?

R. Cela est faux. Je crois seulement me souvenir que le Prince ajouta à la parure de cette fille, pour lui faire plaisir, quelques rubans. Je crois également que je me trouvai par hazard dans mes poches un tablier de maçonnerie ordinaire ; mais je ne suis pas sur qu'il ait servi à la fille. Oui ou non ; je m'en rapporte, là-dessus, à la mémoire du Prince, et ce qu'il dira deviendra véritable pour moi.

D. Avez-vous mis une épée, je ne sçais comment, sur la même fille ?

R. Je ne sçais autre chose sinon qu'ayant mon épée au côté, je me suis désarmé.

D. Et à l'égard du ferment ?

R. Il est faux. Je vous ai déjà dit la raison pour laquelle j'ai fait tout ce que j'ai fait dans cette occasion.

D. Est-il vrai qu'après la seconde opération, la petite fille s'étant retirée, vous avez passé,

avec le Prince et la D^{me} la Motte , dans une autre chambre , au milieu de laquelle il y avoit un poignard , des croix de S. André , une épée , des crucifix , des croix de Jérusalem , des Agnus Dei , et en outre le nombre de trente bougies allumées ; qu'alors vous aviez fait faire un serment à ladite D^{me} la Motte , en lui déclarant qu'il étoit nécessaire qu'elle jurât qu'elle ne diroit rien à personne de tout ce qu'elle verroit ; que vous aviez dit ensuite au Prince : „ Eh bien ! Prince , prenez ce que vous sçavez ; “ que le Prince aussi-tôt ouvrit son secrétaire , d'où il tira une boîte de bois blanc ovale , remplie de diamans sans être montés ; que vous aviez ajouté : „ Faites attention , „ Prince , qu'il y en a une autre que vous „ sçavez “ et qu'en effet le Prince là prit et qu'il dit à la D^{me} la Motte : „ Eh bien , ma- „ dame , je vous donne fix mille francs ; et „ ces diamans , vous les donnerez à votre „ mari , et vous lui direz de faire prompte- „ ment le voyage de Londres , pour vendre et „ faire monter ces diamans , et de ne point „ revenir qu'il n'ait exécuté tout cela. “

R. Cela est faux , faux et très-faux ; et j'ai des preuves du contraire.

D. Quelles sont les preuves que vous pouvez produire ?

R. D'abord , toutes les fois que s'est fait ce Magnétisme , c'est M. de Carbonnières qui a préparé la chambre ; et , après la seconde opération achevée , il entra une personne respectable que je ne veux point nommer ; mais le Prince Louis vous dira quelle est cette personne , parce que je ne veux point appeler un homme respectable pour une pareille bêtise. Le Prince Louis et ces deux personnes pourront bien dire qu'il n'y avoit dans la chambre ni croix , ni poignard , ni Agnus Dei ; que tout ce qu'on a pu dire , à cet égard , est faux , et qu'il n'a point été prononcé de serment ; toute la maison du Prince peut être appelée en témoignage contre l'histoire des 30 bougies ; les domestiques déposeront si la chambre étoit plus éclairée qu'à l'ordinaire.

D. Est-il vrai que vous ayez donné l'espérance au Prince de le faire avancer dans le Ministère ?

R. Cela est faux , lui ayant toujours conseillé de quitter Paris , et de se retirer à Saverne , parce qu'il pourroit y faire beaucoup plus de bien , et vivre plus tranquillement.

D. Est-il vrai que vous ayez dit ou fait croire au Prince , que votre femme étoit l'amie intime

et confidente de la Reine , et qu'elle entretenoit une correspondance journalière avec la Reine ?

R. Parbleu ; cela est trop fort ; et , si le Prince dit cela , avec tout le respect que je lui dois , je dis que c'est une imposture.

M. le Rapporteur , me montrant alors un petit billet , me dit :

D. Connoissez-vous ce billet ; oui , ou non ?

L'ayant bien examiné , et reconnu pour une écriture contrefaite , je répondis :

R. Je ne sçais ce que c'est que ce Billet , et je n'en connois point l'écriture ; ma femme et moi n'avons *jamais été à Versailles* ; et jamais nous n'avons eu l'honneur de connoître la Reine ; jamais nous ne sommes sortis de Paris. De plus , ma femme *ne sçachant point écrire* (1), comment tout cela pourroit-il être possible ?

D. Le Prince ne vous a-t-il jamais donné des diamants ni à votre épouse ?

R. Jamais je n'ai sçu d'autre chose que ceci :

Lorsque j'étois à Strasbourg , j'avois une pomme de canne très-curieuse , contenant une montre à répétition , entourée de diamants ,

(1) Il arrive souvent que les dames Romaines , les mieux élevées , ne sçavent pas écrire. C'est une précaution que l'on prend pour éviter les intrigues d'amour.

j'en fis cadeau au Prince, il voulut m'offrir quelques autres bijoux en échange; mais je les refusai, ayant toujours eu plus de plaisir à donner qu'à recevoir. Il est vrai que toutes les fois qu'arrivoit la fête de ma femme, le Prince lui faisoit quelques présens; mais je crois que tous ont consisté en ceci : dans un Saint-Esprit, dans un entourage de mon portrait qui étoit en perle, et que le Prince fit remplacer par de petits diamants, et dans une petite montre avec sa chaîne en petits diamants, dont il y en avoit cinq un peu plus gros que les autres; quant au reste de mes diamants, ils sont connus dans toutes les Cours Etrangères où j'ai été. La preuve est facile à faire. Je suis à la Bastille; ma femme y est également, ainsi que toute ma fortune. Vous n'avez qu'à examiner et vous convaincre de la vérité.

D. Mais vous faites de la dépense; vous donnez beaucoup; vous ne prenez rien; vous payez tout le monde; comment faites vous donc pour avoir de l'argent.

R. Cette demande n'a aucun rapport au fait dont il s'agit; mais je veux bien vous satisfaire. Eh! qu'importe de sçavoir si je suis le fils d'un monarque, ou le fils d'un pauvre, et

pourquoi je voyage sans vouloir me faire connaître ? qu'importe de sçavoir comment je fais pour me procurer de l'argent ? aussi-tôt que je respecte la Religion et les Loix , que je paye tout le monde , que je ne fais que du bien et jamais de mal , la question que vous me faites devient inutile et ne convient point. Mais sçachez que j'ai toujours eu du plaisir de ne point satisfaire là-dessus la curiosité du Public, malgré tout ce qu'on a dit de moi lorsqu'on a débité que j'étois l'homme de 1400 ans , le Juif errant , l'Anti-Christ , le Philosophe inconnu , et enfin toutes les horreurs que la malice des méchants pouvoit inventer. Je veux bien cependant vous avouer ce que je n'ai jamais voulu dire à personne. Apprenez que la ressource que j'ai est qu'aussi-tôt que je vais dans un pays , j'ai un *banquier* qui me fournit tout ce qui m'est nécessaire , et qui en est remboursé ensuite. Comme , par exemple pour la France , j'ai *Sarrafin de Basle* , lequel me donneroit toute sa fortune si je la voulois , ainsi qu'à Lyon M. *Sancostar* ; mais j'ai toujours prié ces M. M. de ne jamais dire qu'ils étoient mes *Banquiers* ; et j'ai , en outre , d'autres ressources dans diverses choses qui me sont connues.

D. Le Prince vous a-t-il fait voir un billet avec la signature *Marie-Antoinette de France*.

R. Je crois que, 15 ou 20 jours avant d'être arrêté, il me montra le billet dont vous me parlez.

D. Qu'est-ce que vous en avez dit ?

R. J'ai dit que je ne pouvois pas croire autre chose finon que la Dame de la Motte étoit une fourbe, et qu'elle trompoit le Prince. En effet j'ai toujours dit au Prince de prendre garde à elle, et qu'elle étoit une scélérate; mais le Prince n'a jamais voulu me croire, et j'ai constamment pensé que le billet étoit faux.

D. Voyez ce billet, et dites-moi si c'est le même ?

M. le Rapporteur me montra alors un billet dans lequel je vis le nom de *Marie-Antoinette de France*. Mais, ayant remarqué qu'il étoit rempli de chiffres, je répondis :

R. Je ne puis attester que ce soit le même, parce qu'il s'y trouve des chiffres que je n'y avois pas vus.

D. Mais sçachez que ces chiffres sont faits par nous.

R. Cela est égal pour moi; je dis qu'en ma conscience je ne puis pas certifier que ce soit

le même; et, outre cela je l'avois trop peu examiné parce que comme c'étoit une affaire qui ne me regardoit pas, il ne m'importoit guères de sçavoir s'il étoit vrai ou faux.

D. Est-il vrai qu'avant d'entrer à la Bastille vous vouliez acheter une maison de 150 mille écus.

R. Cela est faux. Je me souviens seulement qu'un jour, en me faisant coeffer par mon per-ruquier, quelques personnes me parlèrent d'un pavillon qu'une compagnie de mes amis vouloit acheter, et que je dis que bien volontiers je le prendrois pour moi; mais je ne tins ce propos qu'en l'air, et sans dessein; les personnes qui vouloient acheter cette maison étoit M. de Bondy et autres.

NOTA. L'Interrogatoire étoit clos lorsque je me suis rappelé cetté dernière circonstance. M. le Rapporteur n'a pas cru qu'il fût nécessaire de l'ajouter à ma réponse.

J'ai promis qu'après m'être fait connoître, je répondrois en ce qui me concerne, aux imputations injurieuses que s'est permises la Comtesse de la Motte. Cette tâche sera aussi fatigante pour moi, que fastidieuse pour le Public. N'importe; je la remplirai scrupuleusement, en

priant toutefois les Lecteurs qui me connoissent, et ceux qui sont faits pour m'apprécier, de ne pas se donner la peine de lire cette partie de ma défense.

*REFUTATION de la partie du Mémoire de
la Comtesse DE LA MOTTE, qui concerne
le Comte de CAGLIOSTRO.*

E X T R A I T D U M É M O I R E .

La Comtesse de la Motte débute ainsi, dès son exorde, page 3:

“ Ici s'introduit l'un de ces personnages que
„ le Vulgaire ignorant appelle des Hommes
„ extraordinaires, *Empirique*, Réveur sur la
„ Pierre Philosophale, *Faux Prophète* dans les
„ Sectes dont il se dit instruit, *Profanateur* du
„ seul culte vrai, et qualifié par lui-même
„ *Comte de Cagliostro*. Oui, *dépositaire*, de la
„ part de M. de Rohan, du splendide Col-
„ lier, Cagliostro l'a dépecé pour en grossir le
„ trésor occulte d'une fortune inouïe „

O B S E R V A T I O N S .

Quelque chose qu'on ait pu dire du style qui règne dans la Défense de la Comtesse de la Motte, il a du moins un avantage incontestable , c'est celui de renfermer beaucoup d'injures dans un petit espace. Au surplus mon intention n'est pas de m'ériger en censeur de la partie grammaticale du Mémoire ; j'aurois même passé sous silence cette légère observation , si , contente de blesser la Langue , la Comtesse de la Motte eût respecté , dans ses Ecrits , le Public , la décence et la Vérité.

Passons donc aux injures.

“ *Empirique* dans l'art des cures humaines , , ,

Empirique ! Je me rappelle d'avoir souvent entendu ce mot dans la bouche de certaines personnes ; mais je n'ai jamais pu sçavoir au juste ce qu'il signifioit. Auroit-on voulu par là désigner un homme qui , sans être Docteur , a des connoissances en Médecine , qui va voir les malades , et ne fait point payer ses visites , qui guérit les pauvres comme les riches , et ne reçoit d'argent de personne : en ce cas , j'en conviens , j'ai l'honneur d'être *Empirique*.

“ *Bas Alchimiste* , , ,

Alchimiste ou non , la qualification de *bas* ne con-

vient qu'à ceux qui demandent et qui rampent ; et l'on fait si jamais le Comte de Cagliostro a demandé des grâces ou des pensions.

„ *Rêveur sur la Pierre Philosophale* „

Quelque soit mon opinion sur la Pierre Philosophale , je me suis tû ; et jamais le Public n'a été importuné de mes *rêveries*.

„ Faux Prophète , etc. „

Je ne l'ai pas toujours été. Si M. le Cardinal de Rohan m'eût cru , il se seroit défié de la Comtesse de la Motte ; et nous ne serions pas où nous sommes.

„ *Profanateur du seul Culte vrai*.

Ceci est plus sérieux. J'ai toujours respecté la Religion. Je livre ma vie et ma conduite extérieure à l'inquisition des Loix : quant à mon intérieur , Dieu seul peut m'en demander compte.

„ *Qualifié par lui-même Comte de Cagliostro* „

J'ai porté dans toute l'Europe le nom de *Cagliostro* : Quant à la qualité de *Comte* , on peut juger par l'éducation que j'ai reçue , et par les égards qu'ont eus pour moi le Muphti Salahaym , le Chérif de la Mecque , le grand Maître Pinto , le Pape Rezzonico , et la plupart des Souverains de l'Europe , si ce n'est pas plutôt un déguisement qu'une *qualification*.

“ *Dépositaire du splendide Collier* ,..

Je n'ai jamais été *dépositaire* du Collier; je ne l'ai jamais vu.

“ Cagliostro l'a *dépecé* pour en grossir le *trésor* „
„ *occulte d'une fortune inouïe* „.

Si ma *fortune* est *inouïe* , si je suis possesseur d'un *trésor occulte* , je n'avois donc pas besoin , pour m'enrichir , de *dépecer* un collier.

Quand un homme est assez riche , assez grand pour avoir pû dédaigner , toute sa vie , les bienfaits des Souverains , et pour avoir refusé constamment des dons que le commun des hommes peut recevoir sans s'avilir , il ne flétrit pas , en un moment , la gloire d'une vie sans reproche ; il ne descend pas tout à-coup de la magnificence d'un Prince à des actions déshonorantes , où l'homme ne peut être conduit que par un excès d'inconduite et de dissipation.

EXTRAIT DU MEMOIRE.

La Comtesse de la Motte continue :

“ Pour voiler son *vol* , Cagliostro a commandé à „
„ M. de Rohan , par l'empire qu'il s'est créé sur lui ,
„ d'en faire vendre et d'en faire monter de foibles „
„ parcelles à Paris par la Comtesse de la Motte ; „
„ d'en faire monter et vendre des portions plus „
„ considérables , en Angleterre , par son mari , „

O B S E R V A T I O N S.

L'intention de la Comtesse de la Motte dans cette fable dénuée de vraisemblance, a été de tourner en ridicule la personne M. le Cardinal de Rohan, en le représentant non comme mon ami, mais comme un esclave tellement soumis à mes volontés, qu'en lui *commandant* de se rendre complice d'un *vol* dont le bénéfice eût été tout entier pour moi, il n'hésite pas à *m'obéir*.

Une pareille assertion, réunissant à la fois l'extravagance et l'indécence, ne mérite pas une réponse sérieuse.

Elle peut cependant devenir précieuse au procès, en ce qu'elle contient un aveu formel qu'une partie des diamants provenant du collier, a été vendue en France par la Comtesse de la Motte; et qu'une autre partie l'a été en Angleterre par le Comte de la Motte.

E X T R A I T D U M É M O I R E.

On trouve dans le Mémoire de la Comtesse de la Motte pag. 23, ces expressions :

„Ce sont ici les *vastes projets* de Cagliostro, qui,
 „voilés d'abord, se sont *développés* par des *com-*
 „*mencements*, des *progrès*, une *issue* également
 „meurtrière pour M. le Cardinal et la Dme de la
 „Motte „.

OBSERVATIONS.

Les développemens dont parle ici la Comtesse de la Motte, ces *vastes projets* qui sont d'abord *voilés* et qui se *développent* ensuite par des *commencemens*, des *progrès*, une *issue*, supposent au moins une année entière, consacrée à l'intrigue, avant de parvenir à se rendre maître du Collier.

Mais comment concilier cette supposition avec la vérité ?

Je suis venu à Paris en 1783 pour la première fois ; mais je n'y ai resté que treize jours, occupé du matin au soir à traiter des malades ; ce n'est certainement pas alors que j'ai pu m'occuper d'intrigue. Voyons s'il est possible que je m'en sois mêlé dans mon dernier voyage.

La plainte rendue par M. le Procureur-général annonce que les négociations, relatives au Collier, ont été faites à la fin de Janvier 1785 ; elle annonce que les Jouaillers ont mis leur acceptation au bas des propositions présentées par M. le Cardinal de Rohan, et que le Collier a été livré dans la matinée du premier Février.

Je suis arrivé à Paris (le fait est facile à vérifier) le 30 Janvier 1785, à neuf heures du soir.

Tout étoit donc consommé lors de mon arrivée,

si l'on en excepte la livraison du Collier qui a eu lieu *trente-six heures* après.

J'étois à Lyon pendant le temps des négociations.

J'étois à Bordeaux dans le temps de l'*apparition de la fausse Reine* dans le bosquet de Trianon.

Je serois donc arrivé à Paris exprès pour recueillir le fruit d'une intrigue qu'un autre que moi auroit tramée.

Quelle absurdité !

Et je suis décrété de prise de corps !

Et les voûtes de la Bastille retentissent depuis six mois de mes gémissemens et de ceux de mon épouse infortunée !

Et les cris de l'innocence opprimée n'ont pas encore pu frapper l'oreille du plus juste des Rois.

Mais continuons la lecture du libelle.

EXTRAIT DU MÉMOIRE.

La Comtesse de la Motte , après avoir prétendu prouver la nécessité de me décréter , et m'avoir traité d'*escroc* , d'*être aérien* , etc. s'exprime ainsi :

„ Que répondra-t-il au premier article de son Interrogatoire ? Son nom , son surnom , ses qualifications lui le Comte , *la femme attachée à sa fortune* la Comtesse de Cagliostro. „

OBSERVATIONS.

OBSERVATIONS.

Ce n'étoit donc pas assez au défenseur de la Comtesse de la Motte de me calomnier , de m'injurier. Il m'attaque dans la partie la plus sensible de mon existence. Il veut avilir mon épouse. Ah ! j'aurois pu pardonner ce qui m'étoit personnel. Mais ma femme ! que lui a-t-elle fait ? qu'a-t-elle fait à la Comtesse de la Motte ? Comment un homme qui a un caractère public , se permet-il d'en abuser pour abreuver d'amertume le cœur d'une créature innocente et vertueuse , qui n'est point sa partie adverse , contre laquelle il n'y a ni plainte ni décret, à laquelle lui-même ne peut rien reprocher que le malheur d'avoir uni sa fortune à la mienne.

Ce qu'il y a de certain c'est que depuis seize années que j'ai le bonheur d'être uni à la Comtesse de Cagliostro par les nœuds les plus légitimes , elle ne m'a jamais quitté ; que jamais elle n'a fait un pas qui ne puisse être avoué par la plus sévère décence et la plus scrupuleuse délicatesse , et que , s'il est dans la Nature une femme que la calomnie a dû respecter , c'est la mienne.

Quant aux preuves qu'on prétend être en droit d'exiger de la célébration de notre mariage , je

m'engage , s'il le faut , à les rendre publiques , lorsque j'aurai recouvré la liberté de mes papiers.

EXTRAIT DU MÉMOIRE.

La Comtesse de la Motte ose dire qu'un de mes domestiques se vante d'être depuis 150 ans à mon service ; que quelquefois je me donne 300 ans ; que , d'autres fois , je me vante d'avoir assisté aux noces de Cana , et que c'est pour parodier la *transformation miraculeuse des espèces dénaturées* que j'ai imaginé de multiplier le collier dépecé en cent manières et cependant remis entier , dit-t-on , à une auguste Reine.

Que je suis tantôt *Juif* Portugais , tantôt *Grec* , tantôt *Egyptien d'Alexandrie* , dont j'ai rapporté en Europe les allégories et les *sortilèges*.

Que je suis un de ces *extravagans rose-croix* qui possèdent l'art de faire converser avec les morts ; que je traite les pauvres pour rien , mais que je vends pour quelque chose l'*immortalité aux riches*.

Que ma société est composée de visionnaires de tous les rangs.

Elle finit par donner à entendre que j'ai fait quelques mauvaises actions dans certaines Cours de l'Europe, et que quelques unes sont de la connoissance de la D^{me} Bohmer.

O B S E R V A T I O N S.

On s'attend bien que je ne répondrai pas en détail à ce torrent d'injures et d'absurdités.

Je l'ai déjà dit; j'ai été élevé comme fils de Parens Chrétiens. Je n'ai jamais été ni Juif ni Mahométan. Ces deux Religions laissant sur ceux qui les ont professées des empreintes ineffaçables; on peut constater la vérité de ce que j'avance, et, plutôt que de laisser à cet égard l'ombre d'un doute, je me soumettrai, s'il le faut, à une vérification plus honteuse pour ceux qui l'exigent que pour celui qui la souffre.

Au surplus je désirerois bien que la Comtesse de la Motte daignât particulariser les faits qu'elle m'impute. Qu'elle dise sans crainte quel est le riche à qui j'ai vendu *l'immortalité*. Qu'elle veuille bien citer un seul de ces *hauts faits* qui m'ont fait connoître *dans les Cours de l'Europe*; sur tout je la défie de déclarer quelles sont parmi les

mauvaises actions qu'elle m'impute celles qui sont à la connoissance de la D^{me} Bohmer.

Si la Comtesse de la Motte, contente de me dire des injures vagues, et de faire, en parlant de moi, des réticences perfides, ne répond pas à des défis aussi formels, je lui déclare, une fois pour toutes, que je me contenterai, moi, de faire à toutes ses réticences, à toutes ses injures passées, présentes et futures, une réponse bien laconique, bien claire, bien énergique, que l'auteur des Provinciales faisoit autrefois, en pareil cas, à une société puissante, réponse que la civilité me défend de mettre en françois, mais que la Comtesse de la Motte pourra se faire expliquer par ses conseils, *mentiris impudentissimè*.

EXTRAIT DU MEMOIRE.

La D^{me} de la Motte raconte ensuite, à sa manière, l'histoire du Magnétisme exercé sur sa nièce. C'est-à-dire en y ajoutant une foule de circonstances contraires à la vérité, et en y faisant entrer l'histoire du Collier avec une maladresse et une invraisemblance qu'elle ne prend pas même le soin de déguiser.

Elle met dans la bouche de M. le Cardinal de Rohan , Académicien , homme de Cour , des phrases d'une platitude tellement révoltante que le dernier des laquais rougiroit de les avoir proférées. Elle entend derrière un paravent le cliquetis des baisers qu'un *bel ange* et sa Nièce se donnent réciproquement.

Sur une table sont accumulés les objets les plus propres à exciter la terreur. Ce sont des épées croisées, des rubans de différentes couleurs, des croix de différents Ordres, un poignard et une *caraffe d'eau extrêmement claire* ; et, pour comble d'horreur, " ce sombre spectacle est éclairé „ par un luminaire étonnant „

A la suite de ce bizarre appareil, je fait jurer à la Comtesse de la Motte de garder le secret ; puis j'ordonne au Prince d'aller chercher une *grande boîte blanche*. Nous l'ouvrons ; et le Prince donne la commission à la Comtesse de la Motte de vendre et de faire vendre par son mari, une certaine quantité de Diamants.

O B S E R V A T I O N S .

Il faut, ou que la Comtesse de la Motte ait perdu tout-à-fait la tête, ou qu'elle ait une bien grande

confiance dans la crédulité de ses Juges, pour espérer qu'elle pourra se tirer d'affaire, en débitant de semblables absurdités.

J'ai déjà rendu compte, page 40 et suivantes, du fait, tel qu'il s'est passé, et du motif honnête qui m'avoit porté à me prêter à cette comédie. M. le Prince de Luxembourg et M. de Carbonnières (1) pourront attester, s'il en est besoin, la vérité de la réponse portée dans mon Interrogatoire.

EXTRAIT DU MEMOIRE.

“ Le premier ou le deux Août, M. le Cardinal
 „ montra à la Comtesse de la Motte une petite
 „ lettre à vignettes, qu'il plia de haut et de bas,
 „ pour ne lui laisser lire que le milieu. La Dame
 „ la Motte lit : (ceci mérite attention) *J'envoie*
 „ *par la petite Comtesse...* et à la suite un
 „ nombre de chiffres que la Dame de la Motte
 „ ne put pas additionner, elle lit encore : *Pour*
 „ *tranquilliser ces malheureux, je serois fâché*
 „ *qu'ils fussent dans la peine.* A cette lecture,
 „ M. de Rohan s'écrie : “ M'auroit-elle trompé !
 „ la petite Comtesse ! Mais cela est impossible ; je

(1) Auteur de l'excellente Traduction des *Voyages*
 de Coxe.

„ connois trop *Madame de Cagliostro* „. Et
 „ point d'équivoque ici avec la Comtesse de la Motte,
 „ qui étoit présente , à qui il auroit dit : *M'auriez-*
 „ *vous trompé ?* Mais je connois trop *Madame de*
 „ *Cagliostro* „.

O B S E R V A T I O N S.

Toujours des fables ; jamais ni preuves ni vraisemblance. Que veut dire la Comtesse de la Motte par cet entortillage ? A qui la lettre étoit-elle adressée ? Elle ne parle pas de l'adresse. Par qui étoit-elle écrite ? Par mon épouse ? J'ai déjà dit qu'elle ne sçavoit pas écrire. Par moi ? Je n'écris jamais en François , et très-rarement en Italien. Par M. le Cardinal de Rohan : Pourquoi n'auroit-il lu à la Comtesse de la Motte qu'une partie de la lettre , et lui auroit-il soigneusement caché le surplus ? Pourquoi cette exclamation en lisant trois ou quatre mots d'une lettre écrite par lui ? Quelle est cette tromperie dont il soupçonne un instant mon épouse ? Pourquoi , en parlant d'elle , la nomme-t-il tantôt , avec familiarité , *la petite Comtesse* , tantôt avec respect , *Madame de Cagliostro* ? Ce que l'on voit clairement dans cette partie du Mémoire de

la Comtesse de la Motte, c'est que , pour me porter tous les coups à la fois , elle a cherché à impliquer mon épouse dans une affaire dont elle n'a jamais eu la plus légère connoissance.

EXTRAIT DU MEMOIRE.

La Comtesse de la Motte termine ainsi sa longue diatribe :

„ Il faut que le *Personnage* apprenne , par
 „ une nouvelle Instruction , que , si depuis
 „ long-temps des Tribunaux éclairés ne con-
 „ damnent plus à des *peines capitales* le *sortilège* ,
 „ proprement dit , les mêmes Tribunaux se
 „ sont réservé des censures , lorsque le *sortilège*
 „ est accompagné de *maléfices* , de *vols* , d'*escro-*
 „ *queries* , et sur-tout lorsqu'il se multiplie par
 „ des *élèves* et dans des *écoles* . „

OBSERVATIONS.

Ainsi la Comtesse de la Motte regrette de n'être plus dans ces temps heureux , où une accusation de *sortilège* m'eût conduit au bûcher. Ainsi la Comtesse de la Motte me repré-

fente comme formant des élèves en *forcellerie*, et leur donnant des leçons de *vol* et d'*escroquerie*. Quels sont donc les hommes assez vils pour venir écouter les leçons d'un tel maître ? Ce ne fera certainement pas dans ma société que la Comtesse de la Motte pourra les trouver. Je ne crois pas devoir citer ici les personnes qui m'ont fait l'honneur de fréquenter ma maison ; mais je puis dire , avec vérité , qu'il n'en est pas un seul que l'homme le plus délicat et le plus difficile dans ses liaisons ne fût honoré de connoître.

Au surplus , je suis persuadé que la Comtesse de la Motte m'a fait tout le mal qu'elle m'a fait , moins par haine contre moi , que dans le dessein de se justifier ; mais , quelle qu'ait été son intention , je lui pardonne , autant qu'il est en moi , les larmes amères qu'elle m'a fait répandre. Et qu'elle ne pense pas que ce soit de ma part une modération affectée. Du sein de la prison où elle m'a entraîné , j'invoquerai pour elle la clémence des Loix ; et , si , lors qu'enfin mon innocence et celle de mon épouse seront reconnues , le plus juste des Rois croit devoir

quelque dédommagement à un Etranger infortuné , qui ne s'étoit fixé en France que sur la foi de sa parole royale , de l'hospitalité et du droit des gens ; la seule satisfaction que je demande , c'est que Sa Majesté veuille bien accorder , à ma prière , la grâce et la liberté de l'infortunée Comtesse de la Motte.

Cette grâce , si je l'obtiens , ne peut blesser la Justice. Quelque coupable que puisse être la Comtesse de la Motte , elle est assez punie. Ah ! l'on peut en croire ma douloureuse expérience ; il n'est point de forfaits que six mois de Bastille ne puissent expier.

Vous avez lu , Juges et Citoyens ! Tel est l'homme qui se fit connoître à Strasbourg , à Bourdeaux , à Lyon , à Paris , sous le nom de *Comte de Cagliostro*. J'ai écrit ce qui suffit à la Loi , ce qui suffit à tout autre sentiment que celui d'une vaine curiosité.

Direz-vous que ce n'est pas assez ? Insisterez-vous encore pour connoître plus particulièrement la Patrie , le nom , les motifs , les ressources de cet inconnu ? Que vous importe ,

François ? Ma Patrie est , pour vous , le premier lieu de votre Empire où je me suis soumis avec respect à vos Loix ; mon nom est celui que j'ai fait honorer parmi vous ; mon motif est *Dieu* ; mes ressources , mon secret. Quand , pour soulager l'infirme , ou pour nourrir l'indigent , je demanderai à être admis ou dans vos Corps de médecine , ou dans vos sociétés de bienfaisance ; alors vous m'interrogerez ; mais faire , au nom de Dieu , tout le bien que je puis faire , est un droit qui n'exige , ni nom , ni Patrie , ni preuves , ni caution.

François ! n'êtes-vous que curieux ? vous pouvez lire ces vains écrits où la malice et la légèreté se sont pluës à verser sur *l'ami des hommes* l'opprobre et le ridicule.

Voulez-vous au contraire , être bons et justes ? n'interrogez point ; mais écoutez et aimez celui qui respecta toujours les Rois , parce qu'ils sont dans les mains de Dieu , les Gouvernemens parce qu'il les protège , la Religion parce qu'elle est sa loi , la loi parce qu'elle en est le supplément , les hommes enfin , parce qu'ils sont comme lui ses enfans .

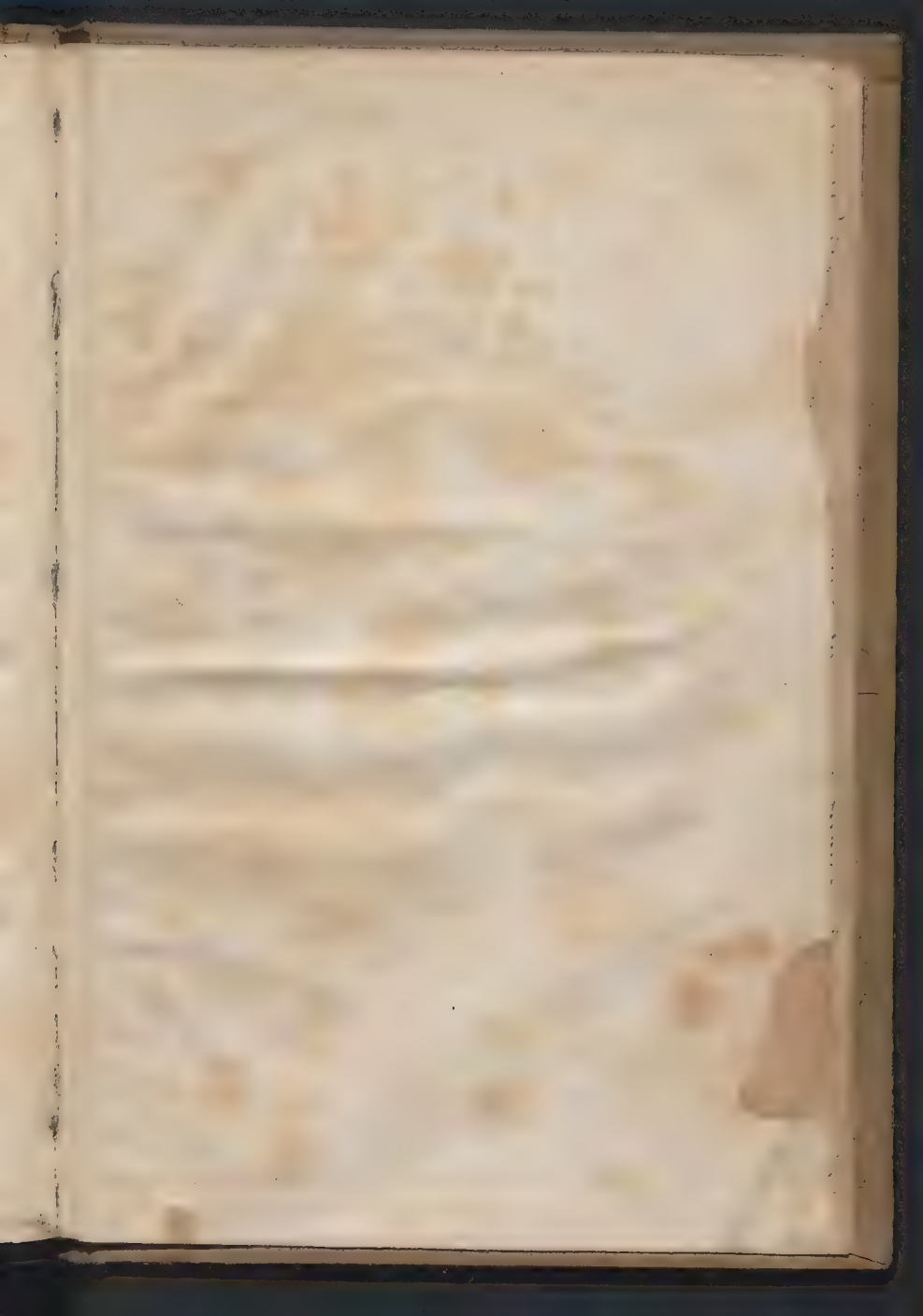
Encore une fois , n'interrogez point ; mais
écoutez et aimez celui qui est venu parmi vous
faisant le bien , qui se laissa attaquer avec pa-
tience , et se défendit avec modération.

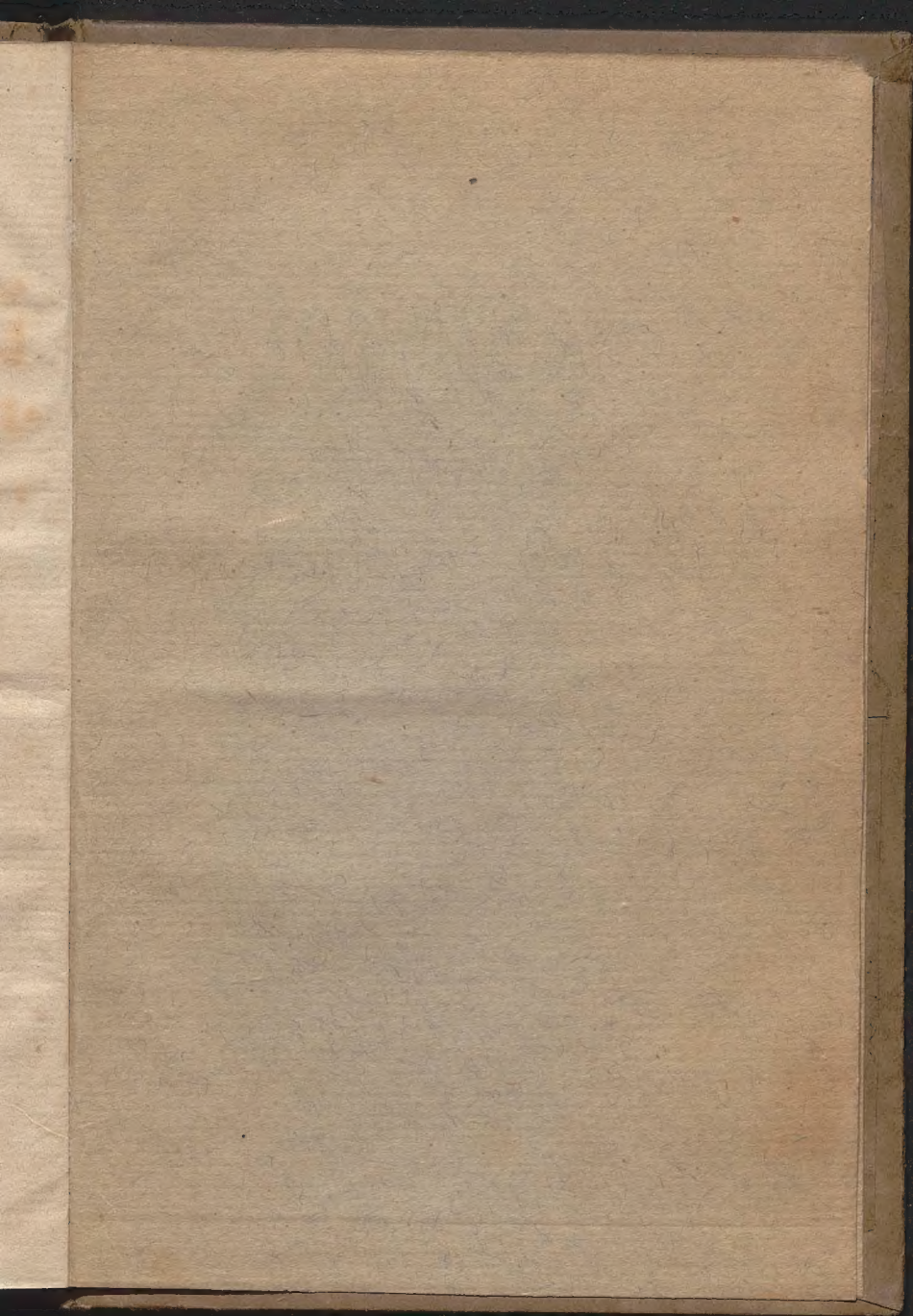
Signé, le Comte *DE CAGLIOSTRO*.

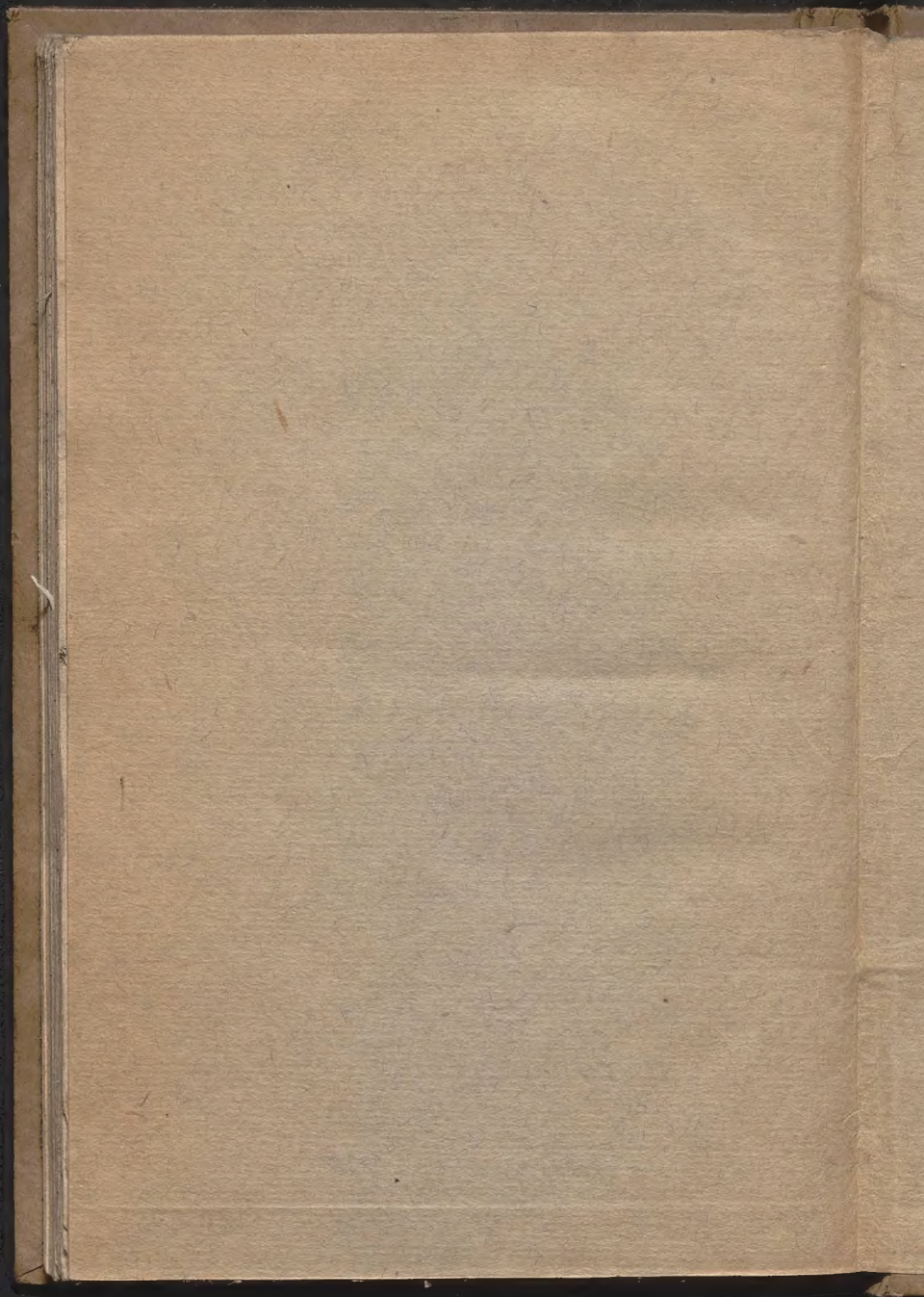
M. TITON DE VILLOTRAN, Rapporteur.

M^e THILORIER, Avocat.

BRAZON, Proc.







Biblioteka Jagiellońska



stdr0023066

